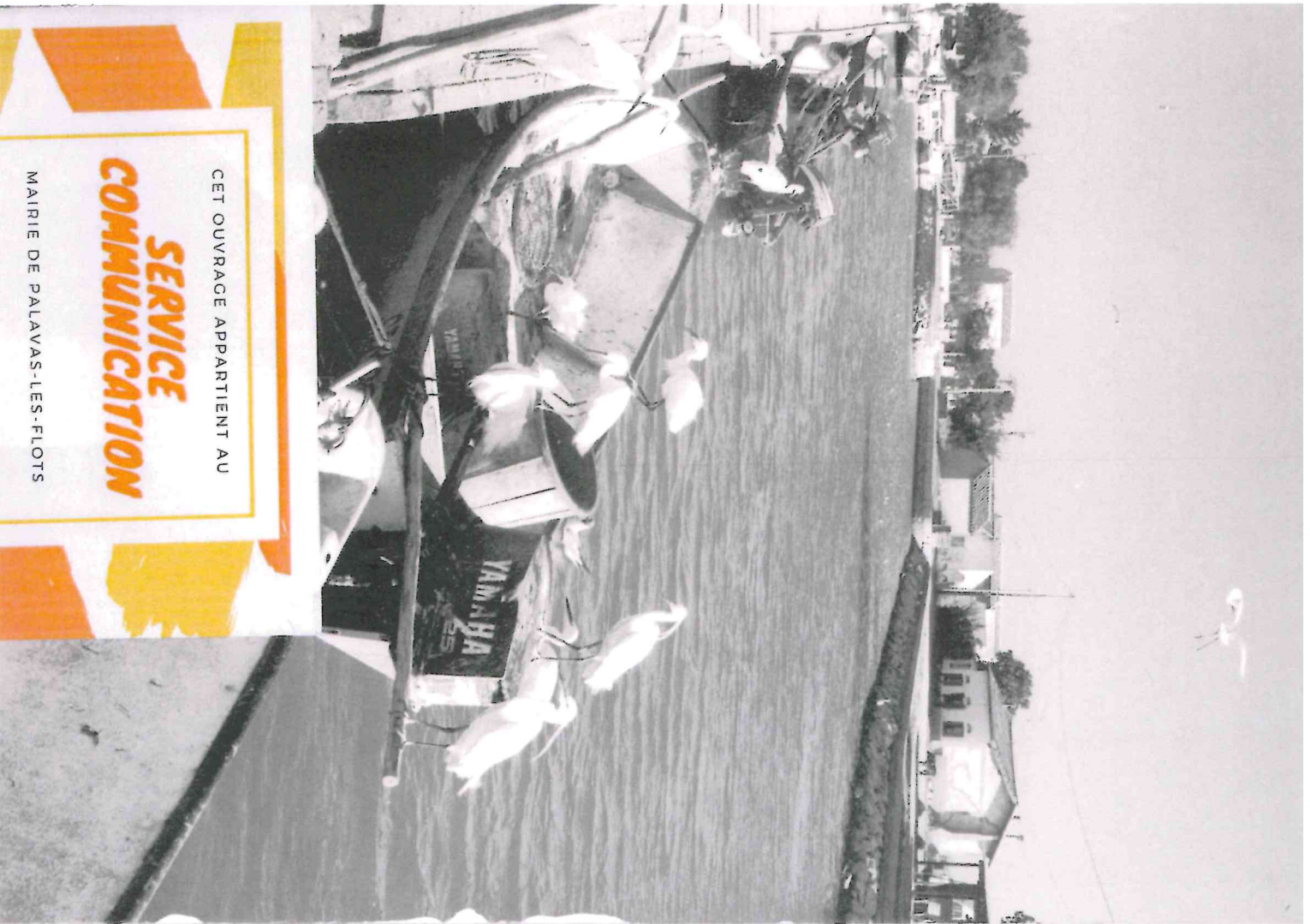


Ma Vie de pêcheur



FRANÇOIS VICAL



CET OUVRAGE APPARTIENT AU

**SERVICE
COMMUNICATION**

MAIRIE DE PALAVAS-LES-FLOTS

François Vical fait partie de ces patrons pêcheurs qui ont participé à la renommée de notre Port de pêche. En racontant "Ma vie de pêcheur", il témoigne de sa solidarité envers la profession et le village tout entier.

Ce passionnant récit accompagne le lecteur au fil du temps et lui fait découvrir l'évolution d'un métier difficile, tributaire des caprices de la vie, de la nature et des hommes.

Dans ce livre autobiographique écrit par un pêcheur, François Vical a su traduire bons nombres de sentiments et édulcorer les instants pénibles à tel point qu'on se surprend à regretter un passé qui paraît plus en harmonie avec la volonté des hommes et la vie Palavasienne.

Alors que le dur labeur rivalise de concert avec la douceur de vivre, il est surprenant d'observer qu'aujourd'hui, le progrès qui améliore le quotidien n'est pas forcément un gage de bonheur.

Aussi, je souhaite que ce livre soit prétexte à réflexion chez tous ceux qui le liront et qu'ils y puisent des leçons de courage, d'humilité, de confiance en soi. En reprenant goût aux vraies valeurs, qu'ils puissent ainsi, comme François Vical s'élever dans la dignité et le respect des valeurs humaines.

Une vie exemplaire, un exemple à méditer, une aventure de tous les jours qui rend hommage à tous nos pêcheurs de Palavas-Les-Flots et nous fait apprécier un peu plus encore notre village, notre Histoire, nos racines et notre Ami François Vical qui nous procure ainsi un grand plaisir.

Christian Jeanjean

Ma Vie de pêcheur

PAR FRANÇOIS VICAL

à David et Jennifer

Si j'écris ma vie de pêcheur, c'est pour faire plaisir à David et Jennifer : mes arrières-petits enfants. Chaque fois que nous sommes ensemble, au cours du repas, entre la poire et le fromage, ils aiment que je leur raconte les épisodes de mon dur métier. J'avoue humblement, que c'est avec grand plaisir que je m'exécute car j'aime leur communiquer tout ce que fut mon enfance et ma vie de pêcheur.

Depuis longtemps, ils me taquinaient : « Papy, maintenant que tu as le temps, écris-nous tes mémoires. Il nous restera quelque chose de ta vie avec Mammy ».

Un beau matin, je me suis laissé prendre à leur jeu et j'ai commencé à écrire ...



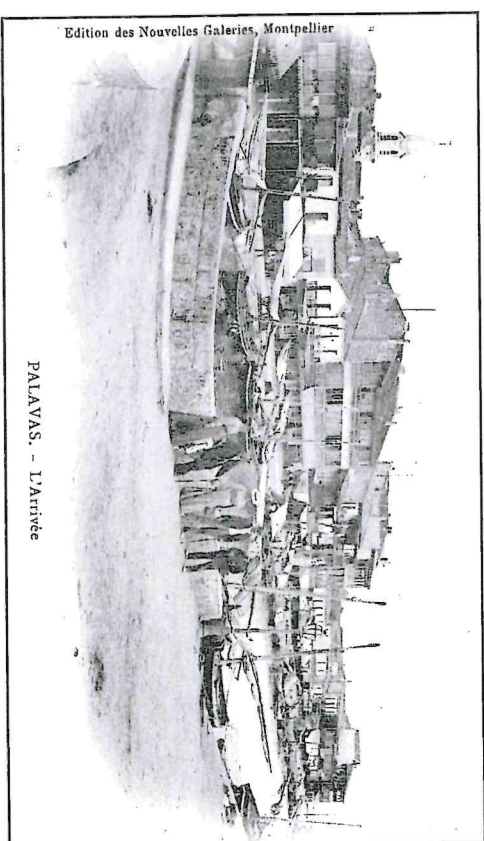
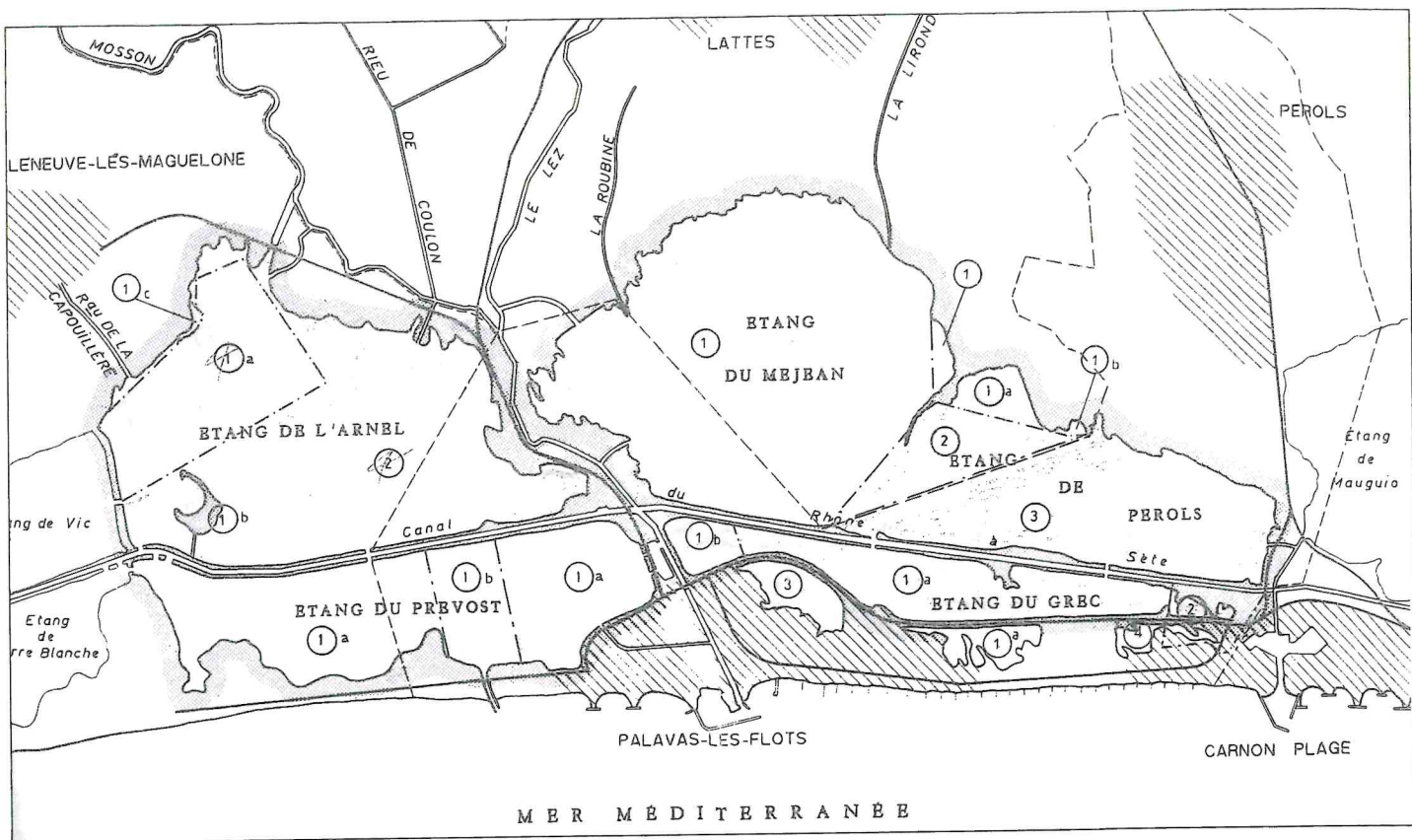
1994 : Jennifer, Madame Vical, François Vical et David.

Grandeur et décadence de nos étangs

Fils de pêcheur depuis plusieurs générations et plus particulièrement pêcheur d'étang, je voudrais pour la postérité et pour tous ceux qui continueront à exercer notre métier, donner un aperçu de ce que fut la pêche et la chasse dans nos étangs tout au long de ce siècle presque terminé.

A 12 ans, après avoir obtenu mon certificat d'étude primaire, à la grande joie de mon père je quittai l'école pour entrer dans ma nouvelle vie de "matin pêcheur". J'étais pour lui, celui à qui il fallait tout apprendre, le compagnon de travail et surtout le légataire de l'honnêteté, de l'amour de son métier et de tous les secrets d'une tâche bien faite. Malgré tout ce qu'il m'a fait endurer pendant mes jeunes années, je lui suis encore très reconnaissant d'avoir fait de moi un homme respectable, capable de se débrouiller, de fonder une famille et aujourd'hui, à 80 ans, avec l'aide de mon épouse, d'avoir honoré le nom que je porte.





La prudence de Palavas-Les-Flots s'étend des Aresquiers jusqu'au Grand Travers. Par sa situation géographique, celle-ci était un lieu favorable à la pêche en mer lors de la belle saison et surtout dans ses étangs très poissonneux ce qui permettait de travailler plus régulièrement pendant l'automne, l'hiver et le début du printemps. A cette époque de l'année, à la mer, on perd beaucoup de journées de pêche à cause du mauvais temps.

Ces étangs sont nombreux, voici les deux plus grands : étang de Mauguio appelé également étang de l'Or (14 km) et étang de Vic-la-Gardiole. Viennent ensuite le Méjean, la Falaque ou étang de Pérols, l'Arnel, Pierre Blanche, les Mourres, le Prévost, le Grec et le Levant moins profonds que les deux premiers, mais très poissonneux avec beaucoup d'anguilles.

Pour expliquer tout ceci, je vais vous parler pour commencer de la pêche en étangs : pêche et commercialisation, ensuite le matériel de pêche d'hier et d'aujourd'hui puis de la pollution des étangs, son évolution et ses conséquences sur le poisson et le gibier d'eau.

Comme il n'y a pas de belles histoires sans l'intervention des hommes, je vous parlerai par la suite des pêcheurs, de notre fierté et de cette grande famille qui fut à l'origine de Palavas-Les-Flots.

Les différentes sortes de pêche en étang

- I -

Le poisson des étangs
pêche et commercialisation

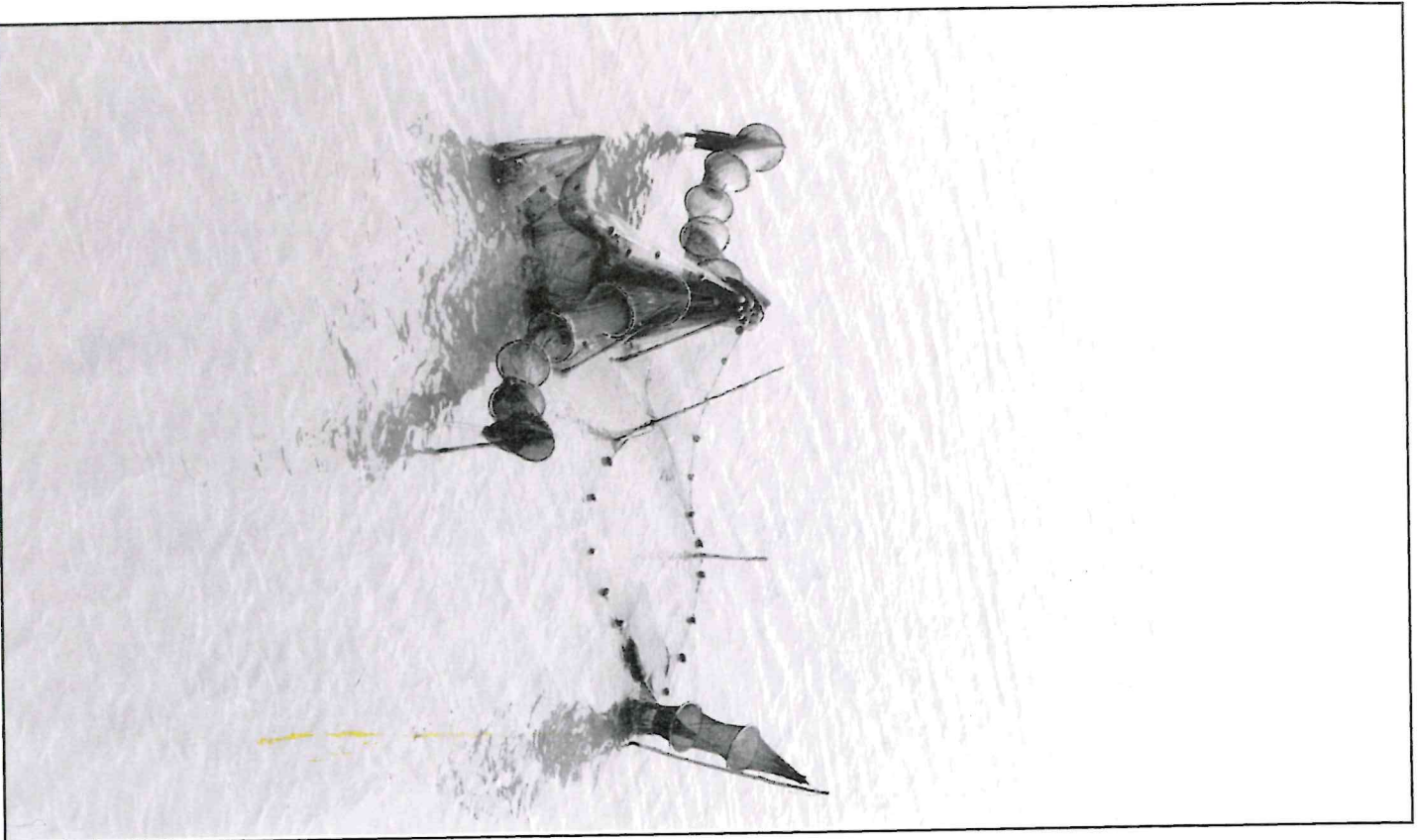
- II -

Le matériel de pêche
et son évolution

- III -

La pollution et ses conséquences
désastreuses sur le poisson et le gibier d'eau

Faune et flore des étangs



I - Le poisson des étangs pêche et commercialisation

Etant de taille moyenne - un mètre soixante sept -, à douze ans je n'étais pas un Apollon, aussi, chaque fois qu'un filet était rempli de poissons, j'appelais mon père à mon secours, comme lorsque le vent soufflait trop fort et que, manquant de force pour remplacer les filets, "**J'en pleurais de rage**".

J'ai débuté à l'étang de Vic-la-Gardirole. Notre poste de pêche était situé entre le pont du Grand Trou et le Relais, nous l'avons conservé jusqu'en 1939 date à laquelle j'ai été mobilisé pour la guerre.

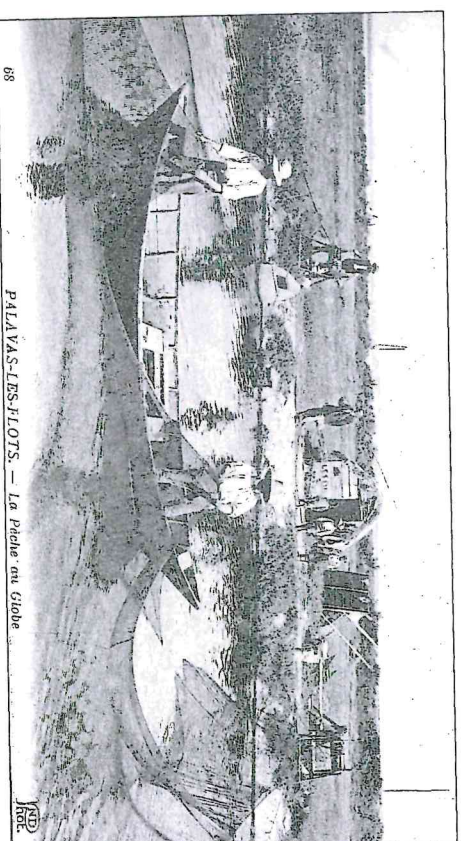
Très poissonneux, surtout en anguilles, l'étang de Vic-la-Gardirole était très difficile à travailler quand le Mistral donnait. Il salissait énormément les filets qui, en ce temps là, étaient en coton et malgré le goudronnage (sale corvée), il fallait souvent les faire sécher afin qu'ils ne pourrissent pas.

Les anguilles ne manquaient pas et le plus important était la vente. Deux fois par semaine, il fallait consulter les mareyeurs afin de connaître leurs besoins immédiats. Ils en commandaient facilement cinquante à cent kilos. La vente était meilleure pendant le Carême, car la coutume voulait qu'il y eût deux périodes de pêche : **la Saint-Miquelade** (Saint Michel) de septembre à fin janvier et le **Carême de février** à début juin. Géré par la prud'homme, le tirage des postes dans les étangs, donnait droit à l'inviolabilité de ses eaux jusqu'au 31 janvier, ensuite, chacun avait la liberté de pêcher où il voulait. A ce moment là et jusqu'aux années 70, un pêcheur prenait très facilement dix à quinze tonnes d'anguilles ainsi qu'une ou deux de ressots et pougaous (grosses anguilles vertes et argentées). En Octobre et Novembre, quinze jours avant et quinze jours après la Toussaint, on pêchait l'anguille fine et argentée. Des prises de cinq cents à une tonne d'anguilles argentées pour un seul pêcheur étaient courantes. Un jour que le vent du Sud soufflait en tempête, tous les pêcheurs postés sur l'avant eurent leurs filets hors d'usage tandis qu'un Travers situé à Avranché-étang de l'Or faisait une prise de six tonnes, moralité : "le malheur des uns fait souvent le bonheur des autres".

A cette époque, nous étions nombreux : **cent quatre vingt pêcheurs** à la prud'homme de Palavas-les-Flots et le tirage des postes

était une journée importante. Il y avait à l'étang de l'Or **six ou sept travers** composés de quatre hommes et un seul homme pour chacun des vingt à vingt trois petits postes. Dans les petits étangs on comptait quatre, cinq, ou six petits postes. Dans le canal du midi, tous les postes de "globe" étaient occupés ainsi que les "ganguis" dans le canal de Carnon et de Palavas-les-Flots. La Prud'homme de Palavas-les-Flots n'avait aucun droit de regard sur les étangs privés de Vic-la-Gardirole et du Prévost. Cependant, sept ou huit pêcheurs palavasiens y pêchaient.

Il est facile de comprendre le tonnage impressionnant de ces prises : les anguilles argentées qui avaient fait des réserves de graisse et s'étaient parées de leur belle robe nuptiale pour aller procréer dans la mer des Sargasses et finir ce voyage sans retour après avoir accompli le cycle de la reproduction et de la vie, étaient ramenées par les courants du Gulf Stream sur nos côtes. C'est ainsi que ces civelles continuèrent inlassablement cet aller-retour. L'étang du Prévost en capturerait environ quatre à cinq mille kilos par an. Les globes, qui étaient tous occupés, ramenaient de cinquante à deux cents cinquante kilos suivant le poste. Les ganguis, surtout par un coup de marin, permettaient aussi de grosses prises et toutes les anguilles étaient conservées et vendues avant la Noël. Elles étaient acheminées par bateaux pour l'Italie, par wagons pour la Belgique et la Hollande où elles étaient fumées. Il existait à Palavas-Les-Flots des mareyeurs qui préparaient les anguilles fumées (Bénézech, Barthélémy, Amédée, Pages).



88

PALAVAS-LES-FLOTS. — La Pêche au globe

ND
1900

LES ANGUILLES VERTES

A chaque augmentation du niveau de l'eau due aux fortes pluies, à la "grosse mer" ou aux crues du Lez et autres rivières et ruisseaux, on plaçait les filets "pied-à-terre" c'est-à-dire, en disposant les capéjades une par une du bord vers le large. Le lendemain matin, chaque filet était plein (cinquante à cent kilos d'anguilles) et quelquefois, dans la "droite", il arrivait que, trop nombreuses, elles meurent étouffées. Louis Bénézech, dit "Tisane", appelait cela des ballonnets. Lorsque les anguilles arrivaient fin mai début juin, les filets se trouvant à proximité étaient vite pleins à craquer : cent à cent cinquante kilos par capéjade. Souvent, il nous arrivait de jeter des tonnes de récolte que la promiscuité vouait à l'étouffement. On disait alors qu'elles étaient mortes de "trop". Parfois, un léger début de malaigue favorisait le produit de la pêche. Dans les années 50, en association avec Romieu père et fils, mon père et moi-même avions le premier travers Estanove. Canabié Jean avec le pauvre Rachou (Molle Fernand) et les frères Cunq avaient le second : "les bouteilles". Du début septembre jusqu'à la fin décembre où le froid les arrêta, nous fûmes submergés par les anguilles. Chaque jour, nous remplissions vingt à trente réserves de cinquante à soixante kilos chacune et nous n'en vendions qu'une partie rapidement, le reste rejoignait les réserves constituées de sacs en filet qui permettaient de conserver les anguilles vivantes. Afin de limiter les stocks, on diminuait le nombre de filets. Je pourrais vous citer bon nombre de cas semblable à celui-ci tant cette pratique était courante à cette époque.

A ses débuts de pêche dans l'étang de la Falague, Marius Guiral (Arché) a fait une prise de plus de trois cents kilos avec un doublis (deux capéjades). N'ayant qu'une réserve, il avait tout vidé dans sa barque, aucune de ses prises n'est morte étouffée !

En 1970, la prud'homie prenait la sage mesure d'arrêter la pêche durant le mois de juillet. M'étant associé avec Ramel Robert de Mauguio, le 1^{er} août nous reprénions la pêche et la pose des filets. A ce moment-là, le goudronnage se pratiquait encore, la manipulation était plus longue et nous placions chacun huit filets sur les douze autorisés. Le lendemain matin nous ramenions une tonne cinq cents d'anguilles. Mon ami Roch Raymond en pesait lui aussi sept cent cinquante kilos.

Je vous cite toutes ces prises pour que vous puissiez vous rendre compte de la richesse de nos étangs. Les pêcheurs n'ayant pas

de capejades pratiquaient la pêche aux "Cros", et capturaient journellement, plus de cinquante kilos de grosses anguilles, ressots exclusivement.

Le transport par camion améliorait la vente des anguilles. Installées dans les casiers en bois préalablement bien mouillés, elles étaient acheminées vers Nantes, Angoulême, Dunkerque, la Belgique et l'Italie, mais dès les premières grosses chaleurs, le taux de mortalité étant trop élevé nous fûmes contraints de cesser ces voyages.

Quelques années plus tard, les mareyeurs mettaient au point sur leurs camions, des bacs remplis d'eau réoxygénée par un moteur. ce fut une grande étape qui, moyennant une technique plus élaborée a su résister au temps qui passe. Plusieurs mareyeurs se mirent en compétition (Tronel, Jaimon, Baudin, Perichon, Lugagne). Chaque matin, à tous les points d'attache, les camions étaient là pour prendre la pêche de chacun. Ils allaient ensuite les déposer dans les grands bassins en ciment et réoxygénés où chaque mareyeur pouvait trier puis préparer ses futures ventes en France, en Belgique et surtout dans le Sud de l'Italie où la population est très friande d'anguilles.

La vente étant assurée, ce fut presque la ruée vers la pêche aux anguilles. Les décennies qui suivirent (cinquante à quatre vingt) furent à l'apogée de la pêche dans les étangs. Chaque jour "il s'en" vendait huit cents à mille kilos. Sur les marchés de Montpellier les petites anguilles, réservées aux chats, s'étiraient sur les étals tout aussi fièrement que leurs sœurs destinées elles, à des palais plus délicats. Pendant les mois d'été, les marayeurs n'achetaient pas les anguilles. Les épouses des pêcheurs vendaient au marché le produit de la pêche. Aussi, pour avoir la "charge", trois ou quatre capéjades étaient nécessaires. Ces filets très usagés suffisaient largement pour ramener cinquante à cent cinquante kilos d'anguilles par jour. De septembre à fin mai, avant de peser nos anguilles destinées aux mareyeurs, on procédait à un tri sélectif en les tannisant à l'aide d'un grillage ce qui permettait aux petites anguilles de passer dans un tamis à mailles de dix millimètres. La plus grosse partie était rejetée à la mer, l'autre prenait la direction des marchés. Broyées et mêlées à d'autres ingrédients, ces petites anguilles étaient utilisées par les éleveurs de truites comme nourriture de base. Même en période de pêche dite "surabondante", les anguilles trouvaient toujours à être utilisées. On pourrait presque adapter à cette "récolte" le proverbe « Abondance de biens ne nuit pas ».

LES MUGES

Dans nos étangs très poissonneux, les muges (ou mullets), les loups (ou bars), les dorades et petites soles, les jols, les crevettes roses et cibades (crevettes grises) ainsi que les crabes se côtoient en parfaite harmonie. A l'époque, les muges étaient pris en grandes quantités par les "canas". Ce mode de pêche qui a disparu, consistait à rabattre un banc de muges à l'aide de deux barques faisant du bruit, puis à l'encercler dans les filets placés en rond, composés d'une partie verticale et d'une autre horizontale. Les muges, sautant pour franchir le filet à la verticale retombaient alors dans le filet horizontal. Il n'y avait plus qu'à les ramasser ... Des quantités importantes étaient ramenées, trois, quatre ou cinq cent kilos. Aux premiers froids, quand les muges se groupaient et recherchaient des endroits abrités, des prises beaucoup plus grosses furent réalisées. J'ai vu à l'Étang de l'Or, en face la croix de Mas Delon, une pêche de cinq mille kilos.

A l'Étang de Vic-la-Gardirole, à la Roubine, des pêches de mille à deux mille cinq cent kilos étaient assez courantes dans l'hiver. Il y avait aussi "La Mairade trémait", chaque pêcheur en plaçait une vingtaine et pour s'y reconnaître, il fallait posséder des piquets paons peints de couleurs différentes ou des piquets arborant un petit drapeau. Un rendement de cinquante à cent kilos de muges était considéré comme normal. Les globes, dans le canal du midi, faisaient eux aussi de très belles prises de muges, surtout ceux situés aux ponts de l'Arnel, Maguelone, Méjean, Pont Rose. Lorsqu'au mois de novembre, le mistral un peu frisque se levait, leurs barques se trouvaient alourdies de plus de trois cent à quatre cent kilos de muges. La saturation n'existait pas et malgré ces prises importantes tout se vendait avec cependant quelquefois une petite baisse des cours. Aujourd'hui, la différence ne réside pas dans le prix d'achat qui est resté le même depuis trente ans, mais dans la mentalité qui veut qu'un apport d'une tonne soit refusé !

LES LOUPS OU BARS

Le prix élevé de ce poisson tient exclusivement à la grande renommée de sa chair particulièrement savoureuse. Les pêcheurs professionnels n'y accordent pourtant que peu d'intérêt et n'y voient pas de grosses différences avec le muge. Ces deux variétés de poissons sont assez répandues dans nos étangs. C'est surtout dans les deux grands étangs de Vic-la-Gardirole et de l'Or, plus profonds, que

sont réalisées les plus belles prises. Cette pêche n'est cependant pas régulière.

On pêche davantage le loup aux premières fraîcheurs, à la fin octobre et à la fin novembre mais les prises sont bien moins importantes que celles des muges. Je vais tout de même vous citer quelques cas qui sortent de l'ordinaire :

- en 1957, après deux jours de mauvais temps, au Travers Castillon, quatre pêcheurs de Pérois ont relevé dans leurs filets ~~un kilo~~ trois-cents de loups. En 1970, je tirais moi-même, le poste de la canalette Est du Grand Travers et au mois de novembre, par un coup de vent Nord-Ouest, j'ai fait une pêche de trois cent cinquante kilos de loups dont chacune des pièces allait de quatre cents grammes à trois et quatre kilos. Comme je vous le répète, ce sont presque des pêches miraculeuses, bien que certains postes de globe aient ramené plusieurs centaines de kilos par une nuit de Saint-Miquelade. A la Mairade Trémait, pendant cette période, il se faisait aussi de belles pêches de loups.

LES DORADES

Les quantités de ces poissons sont très variables. Sont-elles dues aux entrées des alevins favorisées par les courants marins ? La chaleur précoce fait partir trop tôt vers la mer ces poissons dont la taille non réglementaire ne peut permettre la commercialisation. La dorade est le premier poisson à quitter nos étangs pour regagner la mer. A partir du 15 août et surtout après un orage, le grand départ est amorcé. Il fait la joie des pêcheurs à la ligne qui réalisent de très belles prises dans le canal. Ceci dure jusqu'à fin septembre et même début octobre. Les bonnes années, les Travers de l'Étang de l'Or et les postes de l'Étang de Vic-la-Gardirole permettent de grosses pêches variant de cent à cinq cents kilos et plus après un orage ou un coup de vent.

Pour le pêcheur, la dorade est le poisson qui procure la plus grande joie quant à sa manipulation.

LES PETITES SOLES (ou Palaïgues)

La petite sole de nos étangs est sûrement la meilleure de toutes et donc, celle que nous mangeons le plus souvent. On la pêche de fin juillet, où elle atteint une taille commerciale, à début décembre. Les

1300kg

captures ont une importance quantitative moins élevée que les dorades mais ce sont les petites soles que l'on pêche le plus longtemps. Les palangres restent le poisson préféré des pêcheurs.

LES JOLS

Ce petit poisson, qui se mange exclusivement en friture, est très apprécié sur tout le littoral méditerranéen.

Autrefois, c'était surtout avec les gros froids, et au printemps quand les femelles préparaient la ponte que, à l'aide de filets en coton, on faisait de belles pêches. Maintenant, avec les filets de nylon sans noeud, montés très tendus, on en pêche toute l'année et dans tous les étangs ce qui a fait chuter très sensiblement le prix de vente. Malgré tout, c'est un bon rapport pour le pêcheur, car il est assuré d'en capturer chaque jour.

LES CREVETTES ROSES

De peu d'importance.

Les meilleures prises se faisaient aux premières chaleurs de mai à juin. Aux embouchures de communication de l'étang avec le grand canal, on plaçait de petits ganguis (ganguiois) et pendant un bon mois, il "se relevait" dix à quinze kilos chaque matin par pêcheur.

Depuis quelques années, les maryeurs n'en veulent plus. L'arrivée des crevettes congelées et des grandes surfaces de vente en sont certainement la cause.

LES CREVETTES GRISES OU CIBADES

Dans presque tous nos étangs, il "s'en pêche" de décembre à fin janvier. Mélangées dans les filets avec les jols et "mougnès", le tri prend beaucoup de temps. Chaque espèce étant séparée pour la vente, ce tri demandait une immobilité assez longue. Pour se protéger du froid, on rentrait dans le magasin à filets ou même dans la cuisine, à la maison, où femmes et amis donnaient un coup de main. Pendant de longues années, avec mes associés, (Roch Raymond, Bénézech François dit Fafà et Canabé Pierrot), nous utilisions le magasin de Raymond où il y avait le chauffage central et, en compagnie de nos épouses, de Victor et de Marie, les parents de Raymond, tout en travaillant, on racontait des blagues pour faire régner la bonne humeur afin que le temps paraisse moins long car souvent, il y avait plusieurs

centaines de kilos à manipuler et cela demandait de nombreuses heures de travail.

Après le nettoyage du magasin, nous buvions un bon café, et nous nous donnions rendez-vous pour la prochaine séance.

Les prises les plus importantes étaient faites par les ganguis dans le canal du Lez (des quatre canaux à la mer) et celui de Carnon. Par coup de mistral ou de tramontane, plus d'une tonne était ramenée. L'expédition était faite par camion. Les cibades, mises dans de petites caisses de trois à cinq kilos arrivaient à l'ouverture de la criée (cinq heures du matin) à Marseille, point de vente le plus important où les cibades sont appelées "chevrettes".

Le prix de vente variant suivant l'importance des apports, malgré le froid qui rendait pénible ce travail, c'était un bon rendement financier.

LES CRABES

Le crabe vert a toujours proliféré dans tous nos étangs. Il nous a donné beaucoup de travail de manutention pour aucun rapport, sauf du mois d'octobre à fin décembre où l'on vendait les femelles (cranques) presque uniquement sur le littoral et encore ! Comme pour les cibades, Marseille était le plus gros client. Là-bas, on appelait les crabes "les favouilles". La vente du pêcheur au mareyeur se faisait à la "senalette" (petit tonneau d'une contenance de trente à trente cinq kilos de contenance), on en expédiait des tonnes chaque jour. Ces ganguis faisaient de très grosses prises surtout avec le "rentrant" (eau de mer qui pénètre dans les étangs).

Les années ont passé, le mode de vie et surtout l'alimentation ont changé, si bien que maintenant on vend les crabes en toutes saisons, non pas pour les préparer avec du riz (les crabes femelles avec du riz où à l'américaine donnent un plat délicieux) mais pour faire des soupes qui sont vendues en boîte dans les grandes surfaces sous des appellations flatteuses.

*
* *

II - Le matériel de pêche et son évolution

Lorsque j'ai débuté en 1925 et jusqu'à l'apparition du nylon de 1958 à 1960, tous nos filets étaient en coton. Pour les préserver de la pourriture, avant de s'en servir ou avant le goudronnage, il fallait les teindre plusieurs fois. Seules les capéjades étaient goudronnées. La teinture était préparée avec de l'écorce de pin broyée en petits grains que l'on faisait bouillir pendant plusieurs heures avant utilisation. Nous trempions les filets et si possible les laissions macérer. Le lendemain, nous les étendions et nous les faisions sécher. Nous avions à notre disposition la teinturerie prud'homale : "Le Teintheadou". Dans les années 30, l'apparition du "cachou" (extrait du bois de campêche) présenté en boîte de cinq kilos eut l'avantage d'éviter une longue ébullition de quatre ou cinq heures, et surtout d'éviter la poussière de l'écorce de pin. Rendez-vous compte le travail et le temps que cela demandait car il fallait plusieurs teintures, au moins deux ou trois. Les cordages de chanvre, pour le montage des filets étaient réalisés comme suit : corde du plomb, corde du liège que l'on teignait avant l'utilisation, puis il fallait les "estibler" c'est-à-dire les allonger sur



Montage des filets.



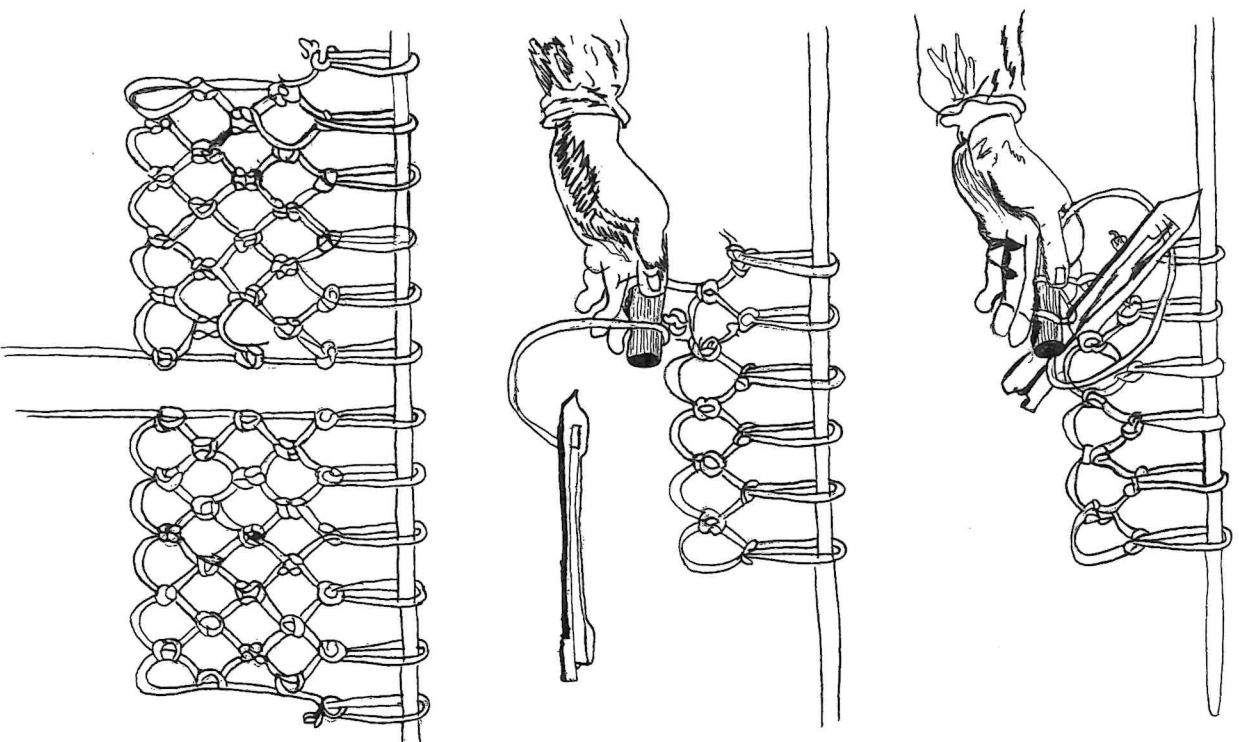
3994 — PALAVAS — La Mère Cambier à l'ouvrage.
Types du Pays — L. R.

toute leur longueur (cent à cent cinq mètres) et les passer à l'émerillon pour leur faire perdre le trop de torsion. Les flotteurs, pour maintenir le filet, étaient en liège. Il fallait les attacher sur la corde pour éviter l'agrandissement du trou par le va et vient procuré par les vagues. Pour la corde plombée, on achetait des plaques de plomb que l'on découpait aux dimensions souhaitées et que nous fixions sur la corde à l'aide d'un petit marteau. Attacher les lièges et plomber prenait beaucoup de temps.

FILETS ET CORDAGES

Jusqu'à mon départ pour le service militaire en 1933, les filets étaient vendus en nappes de quatre cent quarante ou six cent mailles fabriquées à la machine. On les recoupait ensuite en diamètre de cent dix pour "paladières et tours" ou en diamètre de deux cents et quatre cents pour les "capes" (grandeur des mailles quatorze, quinze, seize tours au pan - vingt cinquième -). Le Travail de ces machines n'était pas encore très au point. Il y avait ce que nous appelions des grandes mailles et ces filets qui pouvaient passer pour les quatorze, quinze et seize tours ne convenaient pas du tout en petites mailles de dix, huit et sept millimètres surtout pour le derrière en sept millimètre où les anguilles en passant la queue agrandissaient la maille et désertaient le filet. On était alors obligé de réparer cette grande maille en la bordant sur les quatre faces. Ceci entraînait une perte de temps et d'argent.

Pour remédier à ce mauvais travail des machines, le derrière, ou "couve", était fait à la main. Ma mère et ma soeur Marguerite faisaient chacune une "couve" par semaine, cela représentait des milliers de mailles. Certaines vieilles femmes de pêcheurs en fabriquaient une par jour, travaillant même dans l'obscurité, sans se tromper, tant elles étaient habituées à manipuler l'aiguille. La plus grosse corvée pour les pêcheurs d'étangs était le goudronnage des filets. Cela consistait à passer tous les filets neufs dans le "koltar" (genre de goudron retiré de la houille dans les usines à gaz), à les laisser s'écouler et le lendemain, à les étendre pour au moins une semaine afin qu'ils sèchent un peu. Pour ceux qui avaient déjà été goudronnés, nous faisions un mélange de teinture de koltar et de goudron végétal en ajoutant pour chaque filet la quantité adéquate. Il fallait être plusieurs et, bien que s'entraîdant, c'était toujours trois ou quatre corvées de goudronnage que nous faisions chaque fois : douze paladières, douze tours plus six tours et dix paladières, en tout une quarantaine de filets que nous transportions du magasin au bord de la canalette où étaient installés



Façon de mailler sur le pouce.

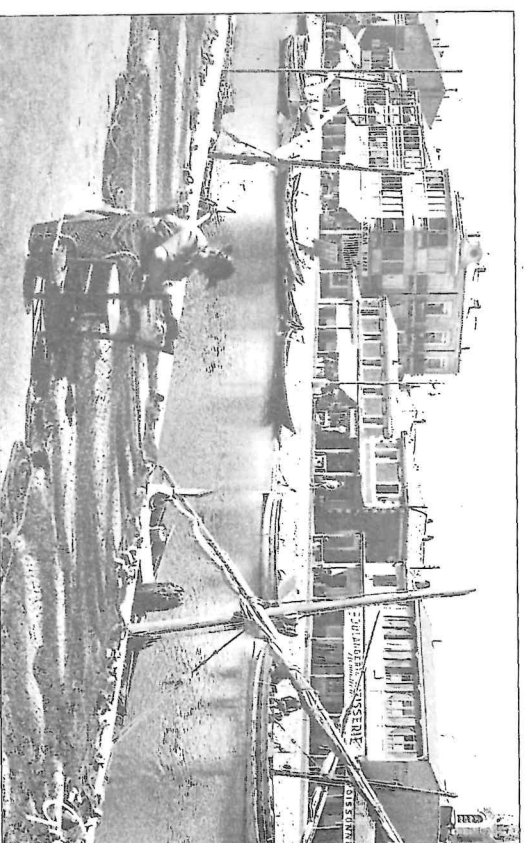
les chaudrons, les retirer sur les écouloirs, les tirer dans une barque et aller les étendre en bout de canalette du Prévost, là où personne ne passait, tout cela souvent par une chaleur torride.

Pour ménager nos vêtements, on s'habillait avec ce que l'on avait de plus vieux. "Plaines" de goudron, ces "hardes" étaient vouées à la poubelle. Lorsque la corvée était enfin terminée, après s'être longuement lavés, on pouvait très justement apprécier un pastis bien frais. Si nous devions reprendre aujourd'hui ce travail, je suis certain qu'il paraîtrait très dur, presque inhumain mais à ce moment là c'était chose normale et nous poursuivions sans révolte ce que nos ancêtres avaient toujours fait.

Albert Thimotheé était gérant de la coopérative "Les Travailleurs de la Mer". C'était à lui que nous achetions nos filets et autres matériels nécessaires à la pêche. Après son décès, en 1956, je pretais sa succession et me trouvais ainsi aux premières loges pour pouvoir, aujourd'hui, vous décrire l'évolution des filets et des cordages. Cette nouvelle tâche était quelque peu difficile au départ pour moi car mes connaissances en gestion d'entreprise étaient quasi inexistantes. Il me fallut apprendre ce métier. Je parlais le langage des pêcheurs pour désigner les dimensions des filets : en brasse (1,75 m), en pan (25 cm), en nombre de tours ou pan pour évaluer la grandeur des mailles mais ne connaissais pas du tout les termes techniques, ce qui posait bien des problèmes dans mes relations avec les fournisseurs. Je dois à mon principal fournisseur, Monsieur Mondiet père, l'apprentissage de ce vocabulaire qui me faisait cruellement défaut. Fabricant de filets à Gujan-Mestras en Gironde, celui-ci m'invita à passer quelques jours chez lui, me fit visiter son usine ainsi que l'atelier de tissage des filets et m'initia, au fil de notre visite, à mon métier de commerçant. Malgré le bruit assourdissant des métiers à tisser, je me fis bon élève et enregistrais la moindre explication dispensée par les fils de la maison : Roger et André. En peu de temps, ils m'avaient fait comprendre le fonctionnement de l'usine et admettre que mon intérêt était de passer à l'avance d'importantes commandes qui seraient rapidement expédiées et ainsi, ne supporterait pas la hausse appliquée lors d'une main d'oeuvre excessive. L'amitié qui nous liait fit que je pus obtenir des paiements à soixante jours fin de mois et parfois plus ... A cette époque, les étangs poissonneux permettaient aux pêcheurs de se livrer à la pêche avec "fénésie". De

ce fait, le besoin en filets était très important. La prudence était alors propriétaire de tout l'immeuble. Elle fit une opération financière qui lui permit d'obtenir la coopérative et l'appartement F3 situé juste au-dessus. Je dus faire toute l'implantation de ces nouveaux locaux. Spécialisée en filets pour la pêche en étangs, cette coopérative ravitaillait les pêcheurs de l'Étang de Berre Est et ceux de Leucate à l'Ouest. Je leur fournissais quelques renseignements ou croquis, leur expliquais la façon de tailler les nappes de filets et leur donnais quelques cours théoriques quant au montage sur les cordes.

Madame Maguy Gueniot, ma fidèle employée, a toujours su me secondar parfaitement. Notre amitié est restée intacte après vingt cinq ans. Ma nouvelle activité m'a amené à faire du "social". J'apportais un soutien considérable à mes amis pêcheurs en rendant leurs fins de mois le moins pénibles possible. En effet, surtout parmi les jeunes, mes collègues rencontraient maintes difficultés pour subvenir à leurs besoins. Le chiffre d'affaire étant en constante progression, le Conseil d'Administration de la coopérative pouvait octroyer à chaque adhérent des ristournes de fin d'année au prorata de leurs achats. L'importance de cette coopérative me prenait de plus en plus de temps. La vente et la réception de matériel, les négociations avec les représentants, les écritures, les comptes ..., mon métier de pêcheur que j'exerçais le matin, mon activité au sein du conseil municipal de l'époque, tant d'occupations qui faisaient que je ne voyais pas le temps passer.



Cependant, ne pouvant mener à bien sérieusement toutes ces tâches, je décidais d'abandonner mon poste d'adjoint. C'est l'un de mes amis : Jean Molle, qui prenait ma place et qui est encore aujourd'hui, après tant d'années, premier adjoint. Bravo!

Le Conseil d'Administration désigna Félix Apollis pour me succéder, ce choix a été le bon. Vingt cinq ans après, il est toujours en place et je l'en félicite, ainsi que son épouse qui le seconde dans la vente.

J'ai connu, pendant ces treize années, la plus grande évolution du matériel de pêche et de motorisation. Véritable évolution de l'âge de la pierre à celui de l'atome.

LES CORGAGES NYLON

La première apparition du nylon en cordage fut une véritable révolution. Ce produit présentait deux atouts majeurs : une résistance décuplée et l'imputrescibilité.

Défauts : Elasticité, raideur et retrait à l'eau chaude (ce qui d'ailleurs m'est arrivé). Après avoir monté des filets très tendus, ils furent complètement détendus dès le passage dans le goudron chaud. Les cordages en chape de nylon qui ressemblaient aux cordages de coton mais toujours imputrescibles et d'une résistance moindre que le nylon pur étaient très maniables mais d'une élasticité trop grande. Appurent alors les cordages en polypropylène (matière synthétique) très légers, flottants, meilleurs marchés de surcroît, ils furent acceptés par presque tous les pêcheurs.

LES FILETS NYLON

Les premiers filets nylon apparurent au début des années soixante mais les fabricants eurent pas mal d'ennuis car les noeuds glissaient, les mailles se déformaient. Ils durent les tremper dans une "mixture" collante qui leur donna une moyenne satisfaction. Virent alors les filets en "chape". Ressemblant au coton, ils eurent un assez grand succès mais nous devions les goudronner et surtout les plomber davantage car tous les filets nylon tendent plutôt à remonter qu'à toucher le fond. Comme les fabricants, nous avons eu des débuts difficiles pour le montage des filets nylon. Mais le progrès va toujours de l'avant et les fabricants italiens nous apportèrent les filets sans noeuds qui devaient révolutionner la pêche en étangs et surtout la pêche aux jols.

Je dois vous citer un cas qui prouve l'importance de montage des filets. Avec mes amis Raymond Roch, François Bénézech et Pierre Canabie, nous avions monté des filets sans noeud, très tendus, pensant ainsi mieux pêcher les jols. Notre déception fut grande lorsque, deux jours après les avoir goudronnés, en les mettant dans la barque pour aller les caler nous nous aperçûmes que les cordes s'étaient retirées et que nos filets s'étaient détendus. Un fin pêcheur de mes amis habitant Lunel, Jules Azémard, possédait une cabane au salaison de Mauguio où nous avions goudronné nos filets. Il nous enseigna ce qu'il fallait faire aux cordages nylon pour qu'ils ne réagissent pas. Après quelques mois de travail acharné et tirant partie des erreurs précédentes, nous pûmes enfin récolter les fruits de notre obstination bien au-delà de nos espérances. De fin novembre à juin, nous prîmes deux-tonnes-six-cents de jols. Chaque jour nous en ramenions plus de cent kilos alors que tous les autres se contentaient de quinze à vingt kilos. Cela ne passa pas inaperçu et beaucoup nous imitèrent. Depuis quelques années les filets sans noeud sont en fil continu. Cela donne une légèreté très appréciable pour la manutention et la saleté s'y accroche moins. Le seul inconvénient réside dans la déchirure ou un trou fait par les rats. Le rapiécage est le plus difficile. Autrefois, avec les filets en coton, lorsque nous chargions notre barque, huit morceaux (trois tours, cinq paladières) représentaient le maximum. Aujourd'hui, on en embarque quatorze car les barques aussi sont en matière plastique et plus portantes que le bois. Pour les entremails (pièces) là aussi le nylon a fait une révolution. Leur solidité permet de capturer des poissons plus gros. L'entretien ne nécessite plus de les faire sécher et de les teindre. Quelques années plus tard sont arrivés les entremails en crin (nylon monofil) presque invisibles donc très pêchant la nuit et le jour. Ils sont d'ailleurs toujours utilisés aux étangs et à la mer.

MOTEURS FIXES, MOTEURS HORS-BORD

C'est vers 1924 qu'apparurent à Palavas-les-Flots les premiers moteurs marins de marque "Baudouin". Fixés sur une barque de vingt et un ou vingt deux pans, d'une puissance de quatre chevaux, monocylindre et d'un régime assez lent, allumage par magnéto, pas très rapides, mais bien plus qu'en ramant avec les avirons et surtout sans fatigue.

Raymond

L'acquisition était assez coûteuse car il fallait aussi la barque et ce furent surtout les pêcheurs de capéjades qui, malgré leurs faibles revenus, devinrent les premiers utilisateurs. Ils devaient souvent remorquer une navacelle remplie d'anguilles et de crabes c'est pourquoi cet achat permettait un meilleur rendement. A ce sujet, je dois vous raconter une histoire vécue pendant ma première année de pêche et dont le souvenir est toujours intact. C'était au mois de décembre, j'avais douze ans et demi et nous n'avions pas encore de "grégaou" froid et pluvieux. Pour revenir de l'étang de Vic-la-Gardiole, nous avions le vent en pleine face. Les vêtements de pluie étaient imperméabilisés à l'huile de lin et avec le froid, ils devenaient raides ce qui étaient fatigant pour le mouvement des bras. Nous attachions la barque avec une longue corde et nous tirions en marchant sur la berge. On appelait ça "tirer la maille". Chaussés avec des sabots, pantalon et veste cirés raides, suroît serré sur la tête ... imaginez "l'attrait" qui pouvait se dégager de nous en pareils instants ... Après sept kilomètres de marche, épuisé, je me mis à pleurer. Alors, je sentis sur mon épaule, la main paternelle et ces paroles inoubliables tant elles mirent du baume en mon cœur : « *ne pleure plus, en arrivant, je vais commander la barque et le moteur* », il tint parole !



Barque à moteur.

Deux mois plus tard, nous étions enfin en possession de cette barque à moteur toute neuve et bien peinte, j'étais ce jour-là, plus heureux qu'un millionnaire. En mécanique, nous n'y connaissions rien et les débuts furent laborieux. Malgré cela, très vite, nous sûmes roder les soupapes et régler une magnéto. Ensuite, vinrent les motogodilles, annonciatrices du moteur hors-bord avec une longue queue et une hélice en bout. Cet autre progrès était tout aussi appréciable que les précédents car nous n'avions plus besoin de seconde barque. Cependant, les départs du moteur étant très irréguliers ces méthodes furent abandonnées et ce n'est que vers 1955 qu'arrivèrent les véritables hors bords "Jonshon et Evinrude" avec nourrice à essence séparée.

Je crois qu'en peu de temps chaque pêcheur eut le sien. Au début, nous prenions des cinq chevaux, deux cylindres, certains se contentant de trois, cinq chevaux, mais lorsque la barque était chargée de filets ou de poissons, c'était vraiment faible et petit à petit, on passa aux sept et neuf chevaux puis, plus tard, aux vingt et vingt cinq chevaux. Les trajets étaient beaucoup plus rapides surtout avec des barques en plastique : de véritables fusées ! Naturellement, ces puissants moteurs hors-bord contribuèrent à de longs et rapides déplacements et à doubler le temps de travail dans la même journée. Mais comme tout ce qui, reste dehors, les vols de moteurs se multiplièrent. Les assurances ne voulurent plus nous prendre en charge. Il nous fallut alors, soit sortir le moteur de la barque et le rentrer dans le magasin, soit y mettre un anti-vol très sûr. Ces moteurs sont si pratiques pour notre travail que je ne conçois pas un retour en arrière.

Nous gardons, par exemple, un cuisant souvenir de l'occupation allemande, alors que, manquant d'essence, il nous fallut reprendre les avions pour faire le trajet aller-retour sur les lieux de pêche « *Mon Dieu, que c'était long!* ».

III - La Pollution et ses conséquences désastreuses sur le poisson et le gibier d'eau Faune et flore des étangs

Comme la dernière goutte d'eau qui fait déborder le vase, il fallait bien que cela arrive un jour ...

Nos étangs sont au niveau le plus bas (zéro), comme la mer. Que ce soit par les rivières et les ruisseaux ou par infiltrations, ce sont eux qui reçoivent tout. Les villages environnants pendant longtemps dépourvus de toute décantation y déversaient leurs eaux usées. Les grandes villes subissant une augmentation de leur population souffraient d'un système d'épuration insuffisant. L'arrivée des détergents et de tous les produits d'entretien, les pesticides et surtout les produits employés pour le traitement des pommiers, les dépôts des ordures ménagères en bordure des étangs, ou très près, les tonnes de plomb de chasse, surtout dans l'étang de l'Or, du Méjean et de Vic-la-Gardiole, déversées au cours de battues aux macreuses depuis plus de cent ans y contribuèrent grandement. De tout ce mélange que pouvait-il en résulter ? "La Pollution" !

Depuis les temps les plus reculés, nos étangs sont frappés par la fermentation des herbes aquatiques trop nombreuses qui, par fortes chaleurs, teinte l'eau d'une couleur terre de sième. C'est le début de la malaïgue qui permet à ce moment précis de réaliser les plus grosses pêches d'anguilles et de jols car cette première fermentation fait sortir de la vase les vers (escavènes), les pïoules (puces de mer) et les filets se trouvant au bon endroit se remplissent. Mais si la chaleur persiste, l'eau noircit, devient invivable pour les poissons et tourne au blanc laiteux (la malaïgue blanche). Tous les pêcheurs de ma génération ont vu des malaïgues plus ou moins partielles dans nos étangs mais très rarement complètes. J'ai vu l'étang du Prévost, à la fin août 1926 ou 1927 devenir tout rose tant la malaïgue était forte et l'odeur aussi... Toutes les anguilles s'étaient rassemblées dans la canalette Ouest. Parfait Molle, le grand-père de Jean-Pierre Molle, premier Prud'homme,

avait calé un globe. Rempli à ras bord, ce filet contenait près de mille kilos d'anguilles qu'il ne put relever. Avec Duduche, Jean Tourret, à l'aide d'un négafol (petite barque de chasse) nous ramassions les dorades et les grosses anguilles qui, poussées par la mauvaise eau "se débarquaient" sur la route de Palavas-les-Flots aux quatre canaux. Cet étang s'en ressentit mais les années suivantes, la pêche redevenit normale. Pour une malaïgue partielle, il suffisait de deux ou trois jours d'un mistral un peu frais et c'était terminé.

Je vais vous parler maintenant de la malaïgue-pollution.

En 1963, avec Raymond Roch, ^(Fa. 19015) Pascal Bénézech et Pierre Canabié, nous avions le poste de la canalette du Grand Travers. Le premier estanove était occupé par Félix Apollis, Michel Sambarin, René Bastide et Etienne Pellat. Le début fut difficile car nous ne prenions pas grand chose si bien que le Travers d'Appolis, qui, comme nous pêchait peu, décida que deux hommes iraient pêcher à l'étang de Vic où l'endroit était plus propice et que deux autres se rendraient au poste d'Estanove où ils venaient visiter leurs filets chaque deux ou trois jours. Dans le courant du mois d'octobre, alors que le temps était au calme plat, donc pas approprié pour la pêche, ils revinrent à leur grand étonnement avec quatre cents kilos d'anguilles, cinquante kilos de jols ainsi que quelques muges et lousps. Ces prises durèrent une semaine puis commencèrent à diminuer avec l'apparition de jols et muges morts. Pourtant l'eau était claire et rien ne laissait supposer un commencement de malaïgue. Cependant, leurs prises devinrent presque inexistantes, par contre cette marche du poisson vers l'Ouest nous avantagait et nous fîmes des pêches très importantes. Voici quelques chiffres : quatre tonnes deux cents d'anguilles argentées pesées à Parena à la Roubine (salaïson Mauguio), deux mille cinq cents kilos de pougaous et ressots, quant aux anguilles vertes, nous en fîmes embarrasés jusqu'aux froids. Tout cela n'était pas très normal et ne s'accordait pas avec le rythme naturel et ancestral de la pêche. Et pourtant ! Par la suite nous en eûmes la confirmation : il s'agissait bien de la première apparition indiscutable de la pollution. Jusqu'à la fin des années 60 les anomalies se multiplièrent, invasion des pïoules (puces de mer) sur les filets au mois de février. Alors qu'il fait encore trop froid pour parler de malaïgue et dès les premières chaleurs, apparition directe de la malaïgue blanche.

Augmentation et élargissement de ces points de malaïgue blanche après un rafraîchissement de la température qui aurait dû les annuler. Cette situation se dégradait chaque année davantage pour exploser en 1973. De mai à août de la même année, l'étang de l'Or, dans sa totalité, du Canal de Lunel jusqu'à Carnon, devint tout blanc : "Malaïgue blanche généralisée". A ce moment-là, nous possédions, mon épouse et moi, une cabane que nous avions achetée à mon ami Jules Azéma. Cette cabane, située au bord du salaison où nous venions passer tout l'été m'a permis, je pense, d'être le pêcheur qui a pu le mieux suivre l'évolution de cette "catastrophe écologique".

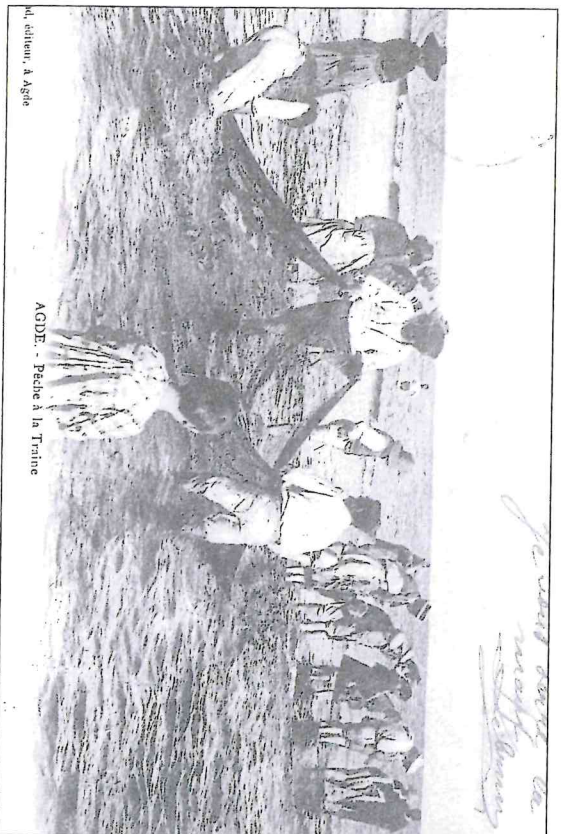
Par une chaude fin de journée estivale, un promeneur anonyme engage la conversation. Après quelques échanges de politesse, il me dit : « Vous êtes pêcheur professionnel, et bien je vous plains ! ». Je lui répondais immédiatement, légèrement courroucé : « Mais monsieur, je suis en bonne santé, je gagne bien ma vie et je ne vois pas pourquoi je serais à plaindre ». Et ce brave homme m'expliqua qu'il ne voulait en rien me fâcher et se présenta. « Je suis Monsieur Maffre, propriétaire de pommiers, en bordure de l'étang, que je connais aussi bien que vous. Avec tous les produits nocifs que nous employons, un jour plus ou moins lointain l'étang en supportera les conséquences ». Après son départ, je réfléchis longuement à ces paroles mais je ne pensais pas qu'il avait vu si juste et que le dénouement était si proche. Les

poissons les plus gros sont les premières victimes du manque d'oxygène occasionné par la malaïgue : d'abord les gros lousps, viennent ensuite les poissons de fond, plies, petites soles, gobis, puis les muges et les jols. Les crevettes et les crabes meurent lorsque l'eau devient blanche. Ceux qui résistent le mieux sont les petites lesses et les anguilles qui nagent en surface pour prendre l'oxygène manquant. Cet été là, le port de Carnon fut complètement envahi par des centaines de tonnes d'anguilles de toutes grosseurs qui, sortant de l'étang de l'Or en "feu" étaient à la recherche d'oxygène et d'un endroit viable. Une grosse partie allant à la mer où le lendemain, les "traines" firent des pêches de sept à huit cents kilos. Ce fut ahurissant de stupéfaction lorsque l'on sait que, en temps normal, les anguilles ne se pêchent qu'à l'étang. Les touristes et les plaisanciers étaient presque effrayés par cette masse visqueuse et innombrable qui remplissait le canal et les rochers.

Les muges furent tous tirés et partirent à la dérive, le ventre en l'air, s'amoncelant sur des kilomètres, en bordure de l'étang. Les goélands et les rats firent ripaille ! Chaque matin je sortais dans l'étang que je parcourais dans tous les sens afin de me rendre compte des dégâts qui s'alourdissaient sans cesse. Mon plus triste souvenir fut le matin où dès la sortie du salaison jusqu'à la croix du Mas Delon, ce qui fait environ deux kilomètres, sur plusieurs centaines de mètres de large, je vis un tapis blanc de jols morts. Combien de tonnes cela représentait-il ? je ne sais. Mais, croyez bien que pour un pêcheur professionnel, il est démoralisant d'assister, impuissant, à une hécatombe pareille. Je rentrais, le cœur bien gros, comme s'il m'était arrivé malheur. L'étang de l'Or ne s'est jamais remis de cette catastrophe et j'ajoute que sa blessure ne s'est depuis jamais cicatrisée, car sa faune sous-marine, qui était la plus belle de toutes, gratte, herbassier, fenasse longue, paluzel a disparu. Cette pénurie est inquiétante pour le poisson qui ne trouve plus d'abri à l'arrivée du froid. Le gibier d'eau (canards, macreuses) lui aussi souffre de cette situation, il lui est difficile de trouver sa nourriture.

LA FLORE DES ETANGS

Dans nos étangs, la flore sous-marine se compose de deux espèces d'herbes : celles à racines qui supportent assez bien le mauvais temps et celles qui n'en ont pas. Lorsqu'il fait un gros coup



M. Delon, A. Azéma

ACDE - Pêche à la Traine

de vent, elles se déplacent, s'amoncellent sous le vent ou dans les filets qui peuvent être complètement enterrés. A la Prud'homme de Palavas-Les-Flots, l'étang le plus riche en herbes à racines à toujours été l'étang de l'Or surtout dans sa partie Est, du Grand Travers au Canal de Lunel et l'eau, légèrement plus douce des pointes aux Cabanes du Roc jusqu'au fond Est, a permis la pousse de l'herbassier et de la gratte.

L'herbassier a une racine blanche et profonde qui atteint facilement un mètre de hauteur. Longiligne poussant en forme de couronne, c'est un abri idéal pour le poisson car il coupe et atténue les vagues et l'eau se trouble difficilement. Par contre, pour les moteurs, il est bien gênant car ses tiges s'enroulent dans l'hélice, il faut sans cesse s'en débarrasser.

La gratte qui peut atteindre trente à cinquante centimètres, rugueuse, friable, s'étend en véritables prairies sur plusieurs kilomètres, insensible au plus gros mauvais temps, elle est la nourriture idéale des foulques et des macreuses.

La fenasse ressemble à l'herbassier, mais plus fine, elle pousse dans presque tous nos étangs surtout aux endroits sablonneux de même que le paluzel qui ne dépasse pas les quinze centimètres de hauteur.

HERBES SANS RACINES

Le briot : herbe filiforme s'étendant en plaques ou en rouleaux qui par gros coups de vent se déplace et enterre les filets.

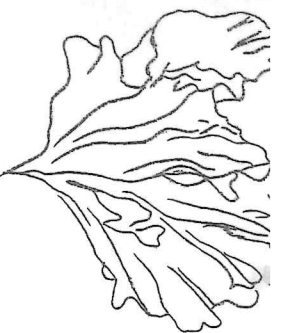
La bourre de bion : en grappes, sans grand intérêt pour la pêche, se déplace facilement avec le vent et rentre dans les queues des capéjades.

Le mouc : fin et impalpable, se développant très rapidement est une véritable calamité pour les filets. Il ressemble à du coton, il s'accroche. Il est très difficile à enlever.

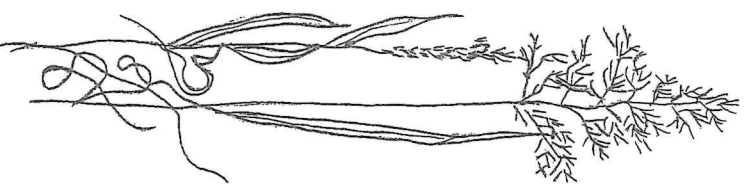
Le chou ou laitue de mer : avec ses larges feuilles, il ressemble au chou et prolifère presque à vue d'oeil surtout près des embouchures, montant en surface par temps calme, il fait ressembler l'étang à une verte prairie.

Voilà à peu près quelle était la composition de la faune sous-marine avant la pollution.

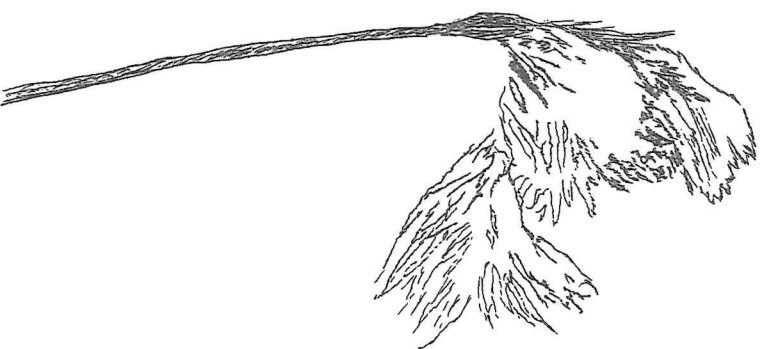
LA FLORE DES ETANGS : LES HERBES



La laitue de mer : fait ressembler l'étang à une véritable prairie.



La fenasse : atteint 1,50 m de haut, pousse aux endroits sablonneux. Graminée en touffes légères très jolies. Epis soyeux. Feuilles vert vif, rêches légèrement pubescentes. Epillet vert brillant, tournant au brun violacé.



Le mouc : ressemble à du coton. Environ 60 cm de hauteur, forme de larges taches grâce à ses rhizomes cotonneux quand ses fruits mûrissent. Les fleurs sont entourées d'un anneau de poils qui deviennent longs et cotonneux après floraison.

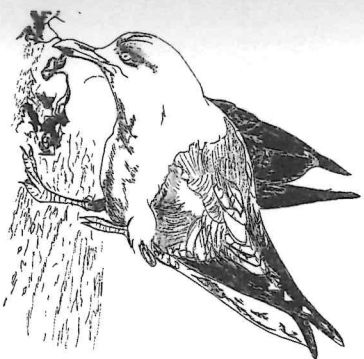
LA FAUNE DES ETANGS : LES OISEAUX



Le flamant rose.



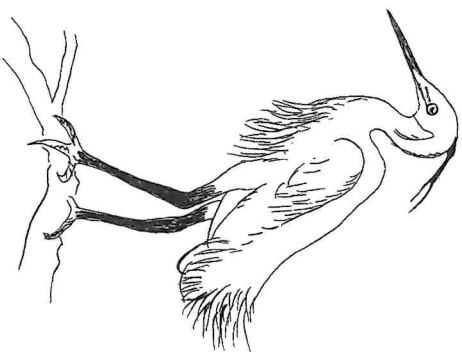
Le héron cendré.



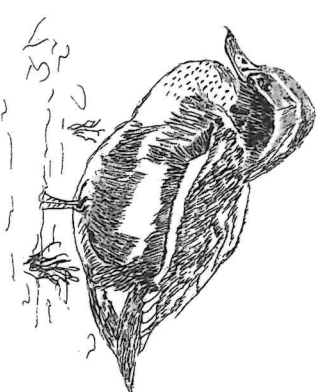
Le goéland argenté.



Le buton étoilé.



L'aigrette garzette.



La sarcelle d'hiver.



L'avocette nichant.



La bécassine des marais.

LES OISEAUX

Beaucoup d'oiseaux fréquentent les étangs du littoral. Ils y trouvent nourriture et abri, surtout pendant la période hivernale de Toussaint à fin Mars. Canards et macreuses y sont en très grand nombre, ainsi que cormorans, plongeurs, cabrelles ; goélands, mouettes et flamants toute l'année.

GIBIER D'EAU : canards, macreuses

Le gibier d'eau pour s'alimenter se divise en deux parties : ceux qui plongent pour se nourrir des herbes aquatiques et divers petits coquillages ou poissons et les autres qui restent en bordure des étangs ou marécages et qui plongent seulement la partie avant de leur corps.

L'étang de Vic-la-Gardiole et le Méjean étant privés, la pêche et surtout la chasse y étaient interdites et jusqu'après les années 50 il y avait beaucoup de canards qui s'y remisaient. Ils partaient à la tombée du jour afin de rejoindre l'endroit choisi et manger toute la nuit, rentraient le matin et passaient la journée en toute tranquillité. Les macreuses, elles, restaient dans le même étang, leur nombre pouvait atteindre plusieurs milliers : trois à cinq mille pour Vic-la-Gardiole et le Méjean, dix à quinze mille et parfois plus dans l'étang de l'Or. Dans ces étangs se pratiquaient des battues payantes, en barque, où certains "fins-fusils" tuaient cent pièces et plus. Les battues les plus spectaculaires et attirant le plus de chasseurs en bordure de l'étang étaient celles du Méjean où l'on entendait pendant une heure trente à deux heures une formidable pétarade de coups de fusils ce qui faisait les affaires des armuriers, car des milliers de cartouches étaient utilisées. Il en était de même pour l'étang de l'Or. Au retour, sur les canalettes et le canal, il régnait une ambiance de fêtes où chacun, avec tout l'humour que peut avoir un chasseur, racontait ses exploits en joignant les gestes à la parole.

De 1926 à 1939, je travaillais dans l'étang de Vic-la-Gardiole et de la Toussaint jusqu'au mois de mars, chaque fois "qu'il faisait" un gros coup de mistral, tous les canards se remisant dans cet étang étaient obligés, pour lutter contre le vent, de voler plus bas et de passer sur le canal du midi où beaucoup de chasseurs les attendaient. Quelques uns de ces volatiles y laissaient des plumes et même la vie. Cela durait deux à trois heures en groupe de quelques centaines d'unités. Nos étangs étaient bien de véritables poulaillers pour toutes

La Malaïgüe



Protection de notre environnement

“ Depuis les temps les plus reculés, nos étangs sont frappés par la fermentation des herbes aquatiques trop nombreuses qui, par fortes chaleurs, teinte l'eau d'une couleur terre de sienne. C'est le début de la malaïgue qui permet à ce moment précis de réaliser les plus grosses pêches d'anguilles et de jols car cette première fermentation fait sortir de la vase les vers (escavènes), les piousles (puces de mer) et les filets se trouvant au bon endroit se remplissent. Mais si la chaleur persiste, l'eau noircit, devient invivable pour les poissons et tourne au blanc laiteux (la malaïgue blanche). Tous les pêcheurs de ma génération ont vu des malaïgues plus ou moins partielles dans nos étangs mais très rarement complètes. J'ai vu l'étang du Prévost, à la fin août 1926 ou 1927 devenir tout rose tant la malaïgue était forte et l'odeur aussi... ”



▼ Avant



LE FAUCARDEUR.

Le ramassage et l'enlèvement des algues :
une opération qui a pour but d'éviter un
remblaiement trop rapide de nos étangs,
en raison du dépôt de ces algues
décomposées au fond sur les vases.

**La municipalité
de Palavas-les-Flots
met tout en oeuvre
pour maintenir
des eaux de qualité
dans les étangs.**

▼ Après



Inauguration du Quai François Vical patron-pêcheur



François Vical a emprunté pendant des décennies la canalette pour aller pêcher dans les étangs Palavasiens : le Grec, le Méjean, la Falaque.

En donnant son nom à ce quai et à ce secteur des magasins à filets et du Teinichadou, la municipalité Palavasiennne a tenu à honorer un Patron Pêcheur qui a tout fait pour donner aux pêcheurs la place qui leur revient dans notre communauté.



ces variétés de gibier d'eau et malgré le nombre important de victimes il y en avait autant l'année suivante.

CABUSSIERES

La cabussière est un filet placé à l'horizontal, d'une longueur de quatre-vingt mètres et d'une largeur de soixante centimètres, maintenu à quarante centimètres du fond par un dispositif de cannes qui servent de flotteurs et de pierres qui tiennent le filet à la profondeur voulue.

On ne prend que les oiseaux qui plongent entièrement : bœuil, col rouge ou malouin, négret ou milouin et les macreuses. Jusqu'aux années 50, aux étangs de Vic-la-Gardiolo et de l'Or, on réalisait de belles prises, plusieurs milliers dans la saison entre les canards et les macreuses. Pourtant, seulement douze à quinze pêcheurs la pratiquaient. Cette pêche est abandonnée depuis vingt ans par manque de gibier !

Sur l'étang de l'Or, il y avait chaque année dix à quinze mille macreuses qui étaient chassées nuit et jour. Malgré cela elles ne fuyaient pas car avec les grandes étendues de "gratte" elles avaient une bonne nourriture et un abri contre les vagues les jours de gros vent. Cette abondance de gibier attirait de nombreux chasseurs le dimanche pour les battues aux macreuses et nuit et jour pour la chasse aux canards, particulièrement des cabanes du Roc aux pointes Radelle jusqu'au canal de Lunel. Quelques bonnes gachettes se mirent à l'honneur par des tableaux impressionnants. Je pense que le meilleur de tous fut Jean Ramel, très adroit et très agile dans sa petite barque négafol, il approchait les compagnies de canards ou de macreuses qui



à l'aube se rassemblaient après avoir mangé toute la nuit, puis il vidait les cinq coups de sa carabine, les deux de son fusil, pour ramasser jusqu'à plus de cent pièces. Dès la libération, en allant visiter nos filets, en compagnie de mon père, nous l'avons rencontré et avons bavardé quelques instants avec lui. Il avait cent vingt macreuses. Son négafo était si chargé qu'il était obligé de suivre le bord de l'étang pour être à l'abri car la moindre vague l'aurait fait couler. Moi-même, depuis l'âge de seize ans, âge qui permettait d'obtenir le permis de chasse, j'allais presque chaque soir à l'affût ou à la passe, pendant la période hivernale.

L'affût consiste à se camoufler dès la tombée de la nuit à un endroit où viennent manger les canards, sarcelles, siffleurs ou colverts. Quant à la passe, c'est le passage pour ceux qui, s'étant remis toute la journée dans un étang où la chasse est interdite (Vic-la-Gardiole, Méjean) regagnent le lieu où ils mangent toute la nuit. S'il n'y a pas de vent, des flottes impressionnantes, volant en V, surtout les bouils, conservent une certaine hauteur les mettant hors de portée de fusil. Par contre, plus le vent est violent plus ils volent bas et sont alors vulnérables. Notre alimentation était calquée sur ces prises. Pendant plusieurs mois d'hiver nous mangions souvent un canard ou une macreuse. "La goutte" faisait de temps en temps souffrir quelques personnes âgées qui avaient abusé de ces mets délicieux ! Malheureusement, tout ceci n'existe plus. Pollution ? Eclairage trop intensif ? Va et vient des voitures avec leurs phares toute la nuit ? Râçon du progrès ! Il nous reste les flamants qui sont les seuls à s'intégrer à ce nouveau mode de vie. Touche chatoyante de notre folklore, prestige de notre région, palette inégale de tons saumonés prise par les photographes en herbe et les professionnels !

MODES DE PÊCHE QUI N'EXISTENT PLUS

Que ce soit par manque de poisson, par mévente ou par invasion des touristes, certains modes de pêches ont complètement disparu. Je vous cite les principales :

- **les palangres** : pour pêcher, les ressorts sont amorcés avec des jols et mougnes. On les plaçait dans les étangs pendant l'hiver en attendant le printemps et le réchauffement des eaux. Les ressorts n'étaient pas bien gros : cent cinquante à deux cent cinquante grammes. Assez difficile à pratiquer, cette méthode était un palliatif à une méthode pauvre de la pêche.

- **les cros** : peu ordinaire, cette manière de capturer sa proie ! En effet, il fallait se munir d'un roseau de deux mètres cinquante environ, d'un galet ramassé au bord de la plage (on le choisissait ovale et lisse de préférence), d'un carré de liège de cinq ou six centimètres, de trois mètres cinquante de corde et d'un hameçon. On pratiquait une encoche de chaque côté du galet afin d'y caler cette corde qui, ainsi fixée restait bien en place. Venait ensuite le réglage du liège pour maintenir l'appât à la hauteur voulu et attacher le galet qui servait de fixation sur le roseau par un noeud appelé "gance de cros". Il se plaçait cent cros par homme et cette pêche se pratiquait généralement à deux : un qui ramait et l'autre, à l'arrière de la barque, qui plaçait les cros où qui, le lendemain matin les relevait. Nous réalisions sur plusieurs mois, de belles pêches. L'étang de Vic avait le meilleur rendement et possédait le privilège de retenir en ses eaux des ressorts d'une grosseur fort appréciable. Cette pêche pratiquée dans tous les étangs était d'un bon rapport car les anguilles ont toujours conservé un prix de vente élevé.

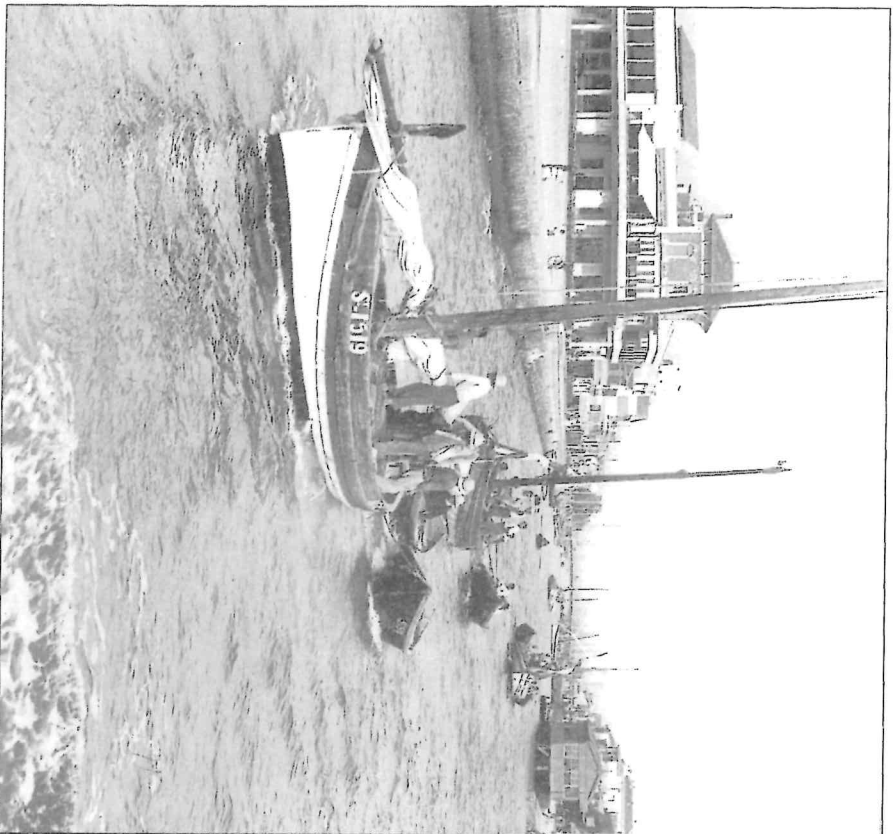
- **la fouène** : pour vous décrire cette pêche qui se pratiquait sans filet mais avec une fouène ou fouine, il faut que vous sachiez que lorsque arrive le froid, les anguilles s'abritent en entrant dans la vase, laissant un petit trou leur servant à respirer (ou à manger je ne puis vous l'affirmer). Par contre les ressorts laissent apparaître deux trous plus grands suivant leur taille. Il y avait à Palavas-Les-Flots et à Pérols quelques pêcheurs qui étaient vraiment des spécialistes et qui par une journée de calme plat en harponnaient facilement cinquante kilos et plus.

Vu la raréfaction des anguilles, les trois méthodes précitées n'étant plus rentables, cette pêche a disparu.

LES CANAS OU SAUTADES

Ce mode de pêche a permis la capture d'une incroyable quantité de muges. Il y avait quatre à cinq équipes composées chacune de six hommes : deux dans chaque barque contenant les filets et deux, surtout des rabatteurs qui, de bon matin pendant la période estivale, se disputaient les bons endroits pour faire une bonne prise et être de retour avant la grosse chaleur. Plusieurs centaines de kilos étaient des rendements tout à fait normaux et nous n'avions aucune perte. Tout se vendait sans peine et en toutes saisons. Néanmoins, la mévente

commença avec l'apparition sur les marchés de muges ayant le goût du mazout, cadeau empoisonné de la raffinerie de l'étang de Berre situé du côté de Martigues. Très vite, de Marseille à Nice, les cours défrondèrent ... Après les restrictions dues à l'occupation allemande de 40-45 vint l'abondance et la prospérité. Les femmes se mirent à travailler, adoptèrent de ce fait un autre mode de vie qui développa le sens de l'exigence et devint un maillon précieux de l'explosion du progrès. Si au fil du temps toute chose évolue, il n'en a pas été de même pour le prix de vente du muge qui est resté identique depuis quarante ans. Les canas ont doucement glissé dans l'oubli, tribulaires d'une pêche dont la nature entraînait des prix nullement prohibitifs. Que doivent penser dans leur tombe les Jacoty, le Borgnion, Edmond Canabié, la Samette etc ... qui furent les leaders de cette pêche ?



SEINCHE

Bien que limité à la pêche dans nos étangs, je ne puis, dans mon exposé sur les modes de pêche disparues, conclure sans parler de la plus belle, la plus spectaculaire, la plus effrayante : la pêche aux thons ou "seinche" qui se pratique dans la journée.

Ce genre de pêche qui existe depuis les origines de Palavas-les-Flots se pratique de mai à septembre. Très irrégulière, elle est à la merci des migrations et du temps. S'il fait de belles journées lors du passage des thons sur nos côtes, on a de grandes chances de faire quelques belles captures, par contre, s'il fait mauvais, il faut attendre le prochain passage. En principe, c'est au mois de mai que l'on signale les premières bandes de thons qui viennent tout près de la côte (de belles prises ont été réalisées à quelques centaines de mètres de la plage). Le second passage s'effectue début août et septembre mais bien plus au large, à six ou sept kilomètres de la côte. Malgré cela, il nous est arrivé d'en prendre en juin et juillet mais plus rarement. Cette pêche demande beaucoup de matériel et d'embarcations, au moins quatre bateaux catalanes avec moteurs assez puissants pour remorquer "les bêtes" (embarcation à fond plat de cinq mètres vingt-cinq soit vingt et un pans) propulsés avec des rames et contenant les filets (clair) qui serviront à faire le rond (deuxième phase). Ces "bêtes" doivent être huit au minimum car se sont-elles qui font tout le travail une fois les thons enfermés dans le rond : aller placer les ancres (cantonières), mettre les filets pour les rétrécissements du rond, aller embarquer le "sec" entreposé dans une catalane, le placer au moment voulu et le tirer lentement pour faire entrer les thons dans le globe, débarquer et embarquer sur le bateau des "lèves" du personnel (il faut être au moins trois hommes par leve afin que dès la rentrée des thons dans le début du globe, celui-ci soit remonté le plus rapidement possible). Il faut donc trente hommes au minimum mais au mieux, quarante pour faire du bon travail.

Il y avait quatre sociétés : les "19", les Flambarbs, les Picons et les Pierrots qui avaient le matériel et les bateaux nécessaires ainsi que le nombre de pêcheurs pour cette pêche. En période de migration des thons et par beau temps, on prenait la mer entre sept et huit heures le matin après le retour du plus grand nombre de pêcheurs, soit des étangs, soit de la mer. On se rendait sur les lieux présumés bons pour apercevoir une compagnie (froucade) de thons. Souvent on prenait le mouillage en s'éparpillant sur plusieurs kilomètres pour attendre la



Pêche aux thons - seinche

Été 1932

Société les "19".



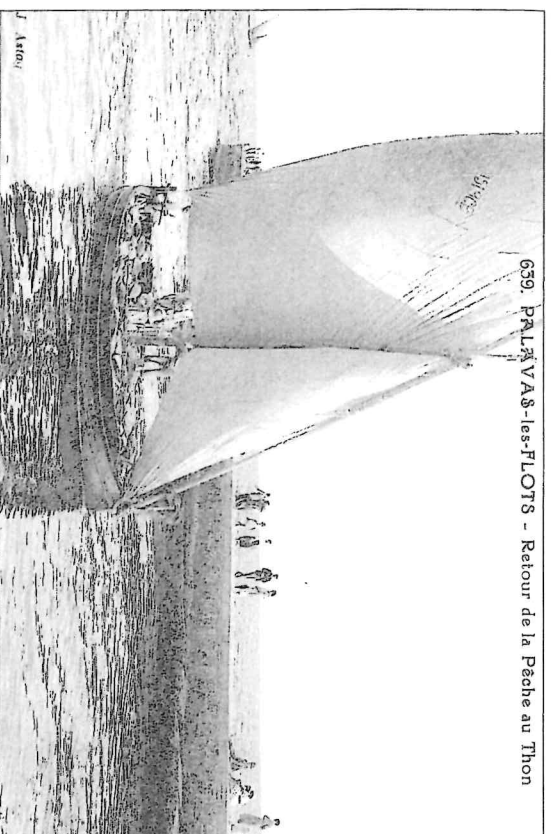
Traîne 1948.

"rebioutte" : calme plat qui se produit à la fin du vent du nord et avant l'arrivée du Labetch ou buse marine, moment très propice pour voir évoluer en surface une bande de thons.

On pouvait également, en levant le mouillage et au ralenti, aller jusqu'aux Aresquiers et avoir ainsi, plus de chance de rencontrer une "faoucade". Les hommes jeunes, en vigie sur chaque mât de bateau, signalaient une compagnie en vue. Celle-ci pouvait être encerclée par une seule société ou par plusieurs. Après quelques sorties infucentes, on arrêtait et chacun reprenait ses occupations à la mer ou aux étangs. On en profitait alors pour faire sécher les filets car tout ce matériel pour la pêche aux thons était en chanvre donc putrescible et le trottoir bordant les quais côté canal était envahi. **Il faut dire qu'à ce moment-là, moralement et de manière exclusive, ces quais appartenaient aux pêcheurs qui ne manquaient pas de vous réprimander si vous osiez seulement y poser un seul orteil !** Je n'ose penser ce qui se passerait actuellement ...

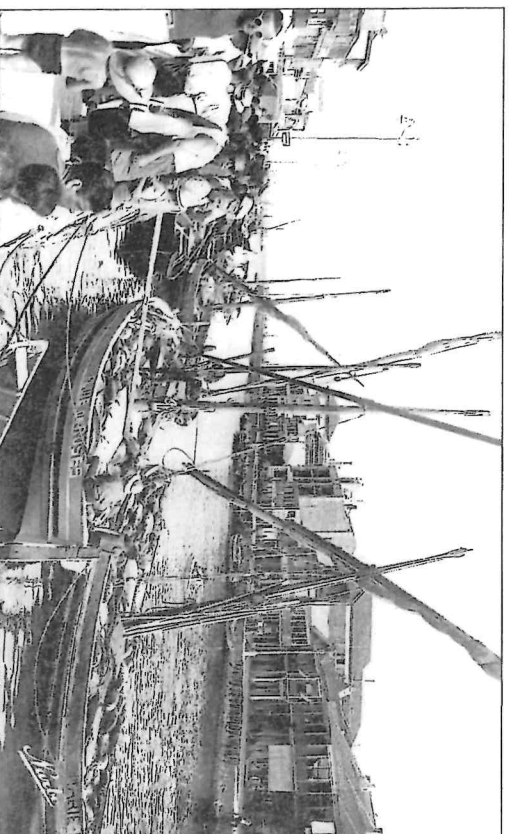
FAN SIGNAOU (on signale une bande de thons)

Venant de Martigues et s'étant installés à Palavas-Les-Flots, Antoine et Baptiste, frères et braves hommes, pêchaient les "bijus" (violets) on les appelait les "bijutaires". Le travail consistait à remonter à l'aide d'un petit gangui des pierres plates (coou) sur lesquelles étaient accrochées en grappes les bijoux qui se trouvaient au large de la bande rocheuse. C'était aussi le bon endroit pour le passage des thons. Maintes fois, ils nous signalèrent des bandes de thons en faisant "signaou". Pour ce faire, ils mettaient la voile en croix (dixième phase), visible de très loin. Aussitôt aperçue, c'était dans Palavas-les-Flots une véritable folie, un branle-bas de combat général, les hommes s'embarquant dans les "bêtes", d'autres dans les bateaux à moteur, les femmes courant aux épiceries et boulangeries afin de donner à la hâte à leurs époux, un frugal repas qu'ils emportaient. D'autres, claironnant à plein poumons pour avertir tous ceux qui étaient aux globes, aux canas ou aux capéjades que le bijutaire faisait signaou. L'étonnement des nons imités et des touristes entendant crier « *Oh seinche, on fait signal* » et qui devant cet affolement demandaient « *Mais où est donc ce singe ?* ». Pour vous expliquer cette précipitation il faut savoir que lorsque une bande de thons est signalée, trente à quarante cinq minutes, parfois moins, parfois plus, s'écoulent jusqu'à l'arrivée des premiers pêcheurs. Tout ceci dépendait



639. PALAVAS-les-FLOTS - Retour de la Pêche au Thon

Retour de la pêche au Thon.



L'arrivée des bateaux.

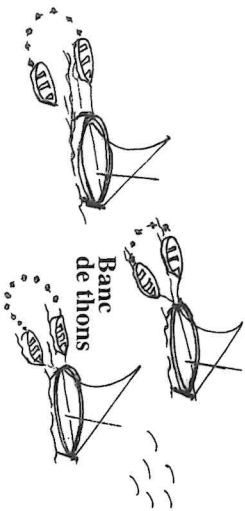
de la distance qui sépare Palavas-Les-Flots du point sensible. Il faut garder en mémoire le fait qu'une bande de thons ne reste pas en surface toute la journée et qu'il est souhaitable d'être rapidement sur le lieu. Puis, les thons sont encerclés, sous le seul commandement du Patron, on s'assure que les "thouns" soient bien au centre et qu'un changement de direction ne les fasse bifurquer hors de l'enclos". Se plaçant sur le bateau des lèves, le "PATRON" est le seul à commander et diriger toutes les opérations qui sont parfois délicates et exigent de sa part : connaissance, "bonna vista", autorité et grande gueule pour se faire entendre. Nous avons eu de très bons patrons : **Imbert (Lagance), Pierre Molle, François Romieu, Albert Timothé** et surtout **Jean Guiral** qui avait toutes ces qualités à un degré supérieur. On le surnommait "**Surcouf**" n'est-ce pas le plus bel éloge ? Jean Guiral possédait également un sens social aiguisé. Il fut à l'origine du produit de la pêche dispensé à tous les retraités physiquement diminués. Certaines couvertures sociales n'existant pas à cette époque ce geste était très apprécié. Les patrons s'occupaient de la vente du poisson et je peux vous assurer que ce n'était pas simple, surtout lors d'une grosse pêche de vingt à trente tonnes. N'ayant pas les moyens de conservation et de réfrigération actuels, les gros mareyeurs de Sète et de Marseille en profitaient pour en donner un prix très bas et après de longs palabres et des heures de discussions, on finissait par tomber d'accord. C'est alors que commençait la pesée qui se faisait au débarcadère devant le restaurant actuel : "La Maison du Pêcheur" ou un "emballas" (onzième phase) était dressé. La manutention était faite par les jeunes du bateau sur l'emballas et après la pesée, les thons étaient déposés sur le trottoir où l'acheteur venait les prendre. Comme il y avait un temps mort pendant le trajet du camion pour aller décharger sa cargaison de thon à Sète ou à Marseille, les thons pesés s'alignaient sur le trottoir et l'on assistait à un spectacle de toute beauté que représentaient tous ces poissons entreposés et que malheureusement nous ne verrons plus !

*
* * *

DIFFERENTES PHASES DE LA PECHE AUX THONS : LA SEINCHE

1ère phase

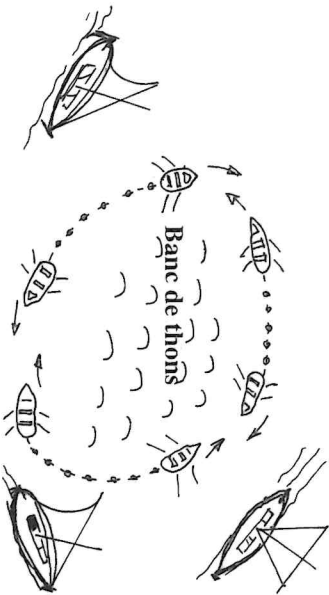
Poursuite d'un banc de thons



Nacelles avec filets jumelés.

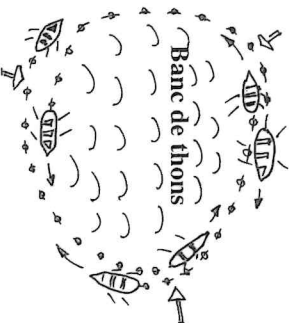
2ème phase

Encerclement du banc



3ème phase

Encerclement terminé
appelé "le Rond"

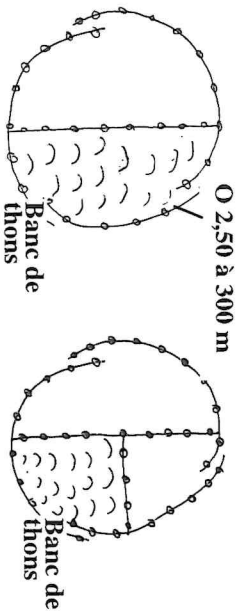


Doublage des filets pour fermeture.

4ème phase

1er rétrécissement du rond

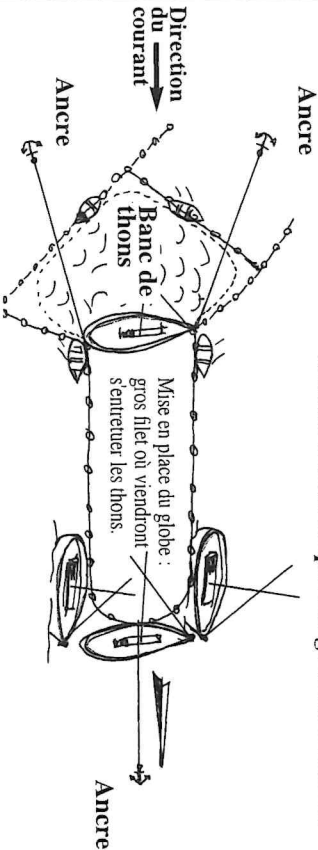
2ème rétrécissement



5ème phase

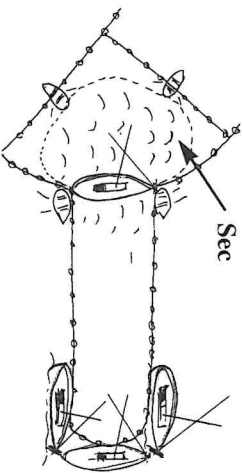
Placement des ancres (cantonnnières) pour tenir les filets tendus et éviter la dérive par le courant.

Bateau des lèves que dirige tout le travail



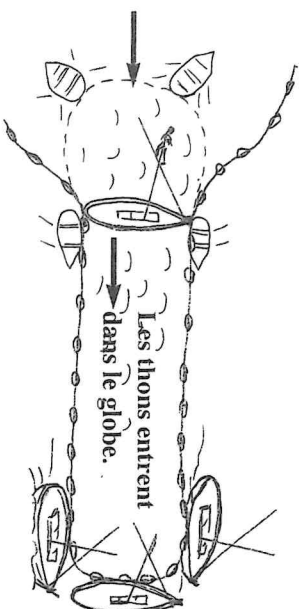
6ème phase

Le globe est attaché sur les filets, les flotteurs sont enlevés laissant une grande ouverture. Il pourra être relevé par cinq cordes (les lèves) lors de l'entrée des thons dans le globe.



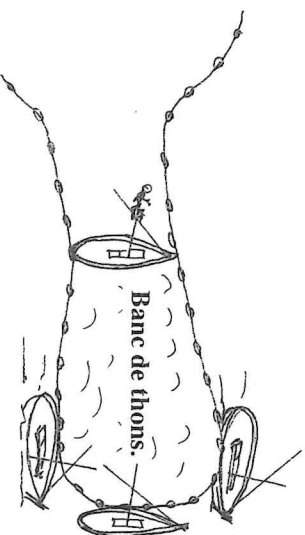
Ce filet est tiré lentement pour restreindre l'espace et forcer les thons à entrer dans le globe.

Retournée des thons dans le globe. Retrait rapide des "lèves".



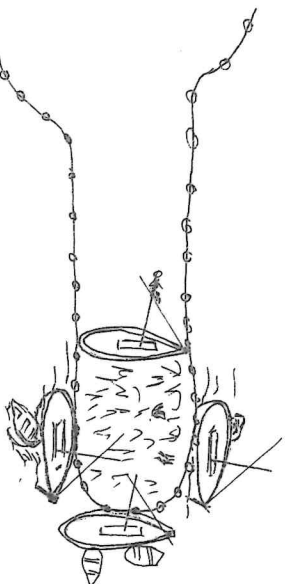
8ème phase

Le bateau des "lèves" avance dans le globe repoussant les thons vers le fond.



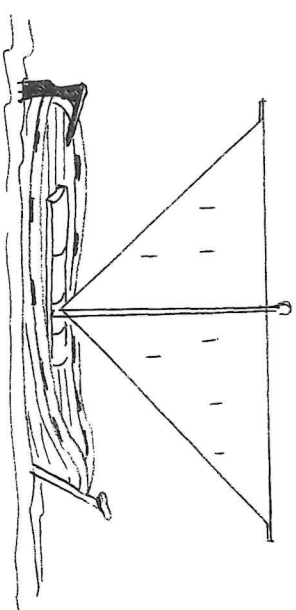
9ème phase

Le bateau des "lèves" arrive au fond du globe. Les thons privés d'eau et d'espace s'entretuent. Ils sont ensuite embarqués et arrivés dans les bateaux.



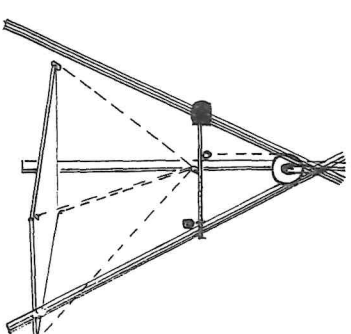
10ème phase

Bateau signalant une compagnie de thons. La voile est mise en travers ce qui la rend visible de très loin.



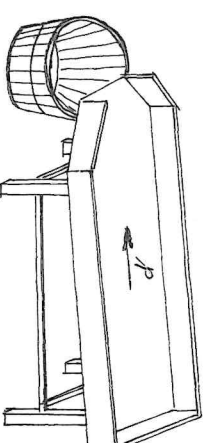
11ème phase

"Emballas" servant à la pesée des thons



12ème phase

"Cranquier" servant à trier les crabes et les poissons de l'étang.



RETOMBÉES FINANCIÈRES

Cette pêche avait un avantage financier important car le produit était partagé entre toutes les familles de pêcheurs. Mis à part quelques prises conservées par une seule société, la répartition se faisait ainsi : un tiers de la somme globale pour les propriétaires, les deux autres tiers divisés en parts égales pour chaque pêcheur ayant participé à la prise et une demie part pour les moins de seize ans. Les propriétaires, les bateaux et moteurs leur appartenant, payaient tous les frais d'entretien et de renouvellement des filets, puis se partageaient ce qu'il restait.

En résumé, cette manne financière faisait le bonheur de tous et surtout des commerçants car à cette époque l'aide sociale était inexistante et pendant la morte saison les ardoises s'allongeaient. "On paiera avec la seinche" était la répartition courante et acceptée par tous. Il est bien regrettable qu'une aussi belle pêche ait disparu. Rangon du progrès ? Envahissement de la mer par les plaisanciers ? Seincholles ? qu'importe, on ne change pas l'évolution de la vie et nos descendants n'éprouveront pas cette exaltation, cette joie, ces rentrées presque triomphales d'un public émerveillé. Ce brouhaha, ces galopades arrivant de toutes parts, cette ambiance, quel dommage ! ...

*
* *

Considérations

Pêcheur :

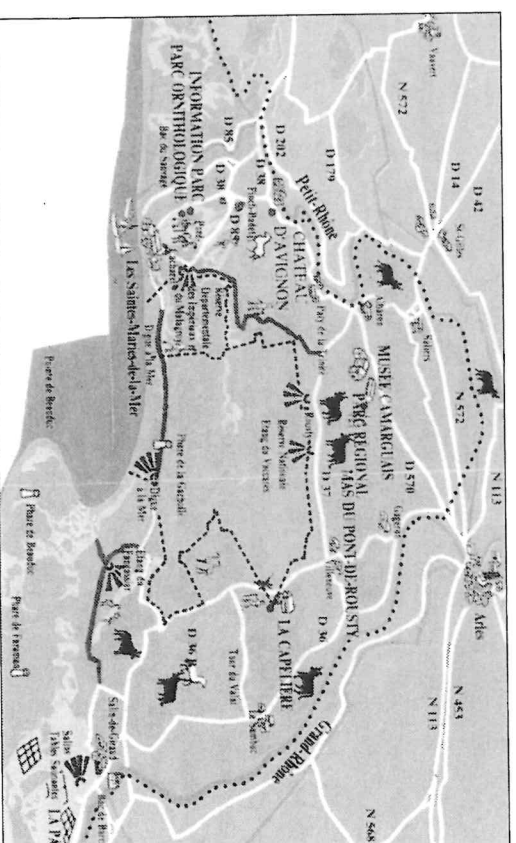
Fier de l'être,

heureux de l'avoir été.

Nos érudits ont dans leur thèse, donné une description de Palavas-Les-Flots et de la pêche, je tiens à les remercier car dans leur exposé, c'est l'amour de leur village qui a été mis en valeur ainsi que pour certains, leur descendance de parents pêcheurs, Jacques Pellat, François Ferral ainsi que Christian Jeanjean (notre Maire actuel) et Magali Pons qui n'a pas les mêmes origines mais sûrement le même engouement pour nos étangs.

Christian Jeanjean nous a, par sa thèse et ses deux livres, expliqué les origines de Palavas-Les-Flots. Les trois autres, ont fait une brillante étude sur la pêche, la prudence, son organisation et son devenir sans oublier François Doumenge, éminent Professeur, dont on connaît l'attachement à notre pays. Pour moi, après plus de soixante ans de pêche et comme tous les "indigènes" de plusieurs générations, avec un peu d'eau salée dans les veines, c'est le constat d'une vie de labeur souvent rude et pénible mais combien exaltante par l'espoir pour le lendemain d'une pêche miraculeuse, où la détresse devant des filets abîmés ou perdus par gros temps. La compétition dans le travail, et surtout dans le montage des filets, la recherche du meilleur endroit où les placer. L'orgueil d'être dans les meilleurs et de savoir prendre ses responsabilités, toutes ces raisons font que **j'ai tant aimé mon métier**. Depuis mes débuts dans la pêche, j'ai toujours travaillé avec mon père, cela marchait très bien. J'obéissais aux ordres qu'il me donnait, je n'avais pas de grandes responsabilités puis, en 1939, ayant vingt six ans, je me mariais. Hélas ! notre bonheur fut de courte durée car deux mois et demi après notre union, le 2 septembre 1939, j'étais mobilisé et partais à la guerre. Mon épouse reprit son ancien travail à Montpellier et moi, embarqué sur un croiseur auxiliaire, la "Koutoubia", je parcourais les mers, de Casablanca aux Açores. Dakar, l'Ecosse et enfin Marseille où je fus démobilisé en août 1940. Après les joies du retour et les retrouvailles avec l'être aimé, la reprise de la vie familiale et du travail, je sentis en moi un changement inéluctable, un besoin de responsabilités, d'initiatives à prendre. **Je cessais enfin d'être considéré comme le petit !** Avec le recul, je comprends très bien ce qui a pu se passer en moi car c'est pour l'homme, comme pour tous les êtres vivants, cette époque charnière de la vie où l'on passe d'une adolescence insouciance bien naturelle, à la majorité avec sa pleine forme physique, l'assurance de ses capacités et le besoin de se mettre en valeur. Ne voulant pas créer un affrontement avec mon père (affrontement qu'il ne méritait pas) je

décidais d'aller travailler avec quelqu'un d'autre et ce fut avec Jean Guiral aujourd'hui décédé. L'étang du Vaccarès en Camargue, dans le domaine de Piélouse, devint notre lieu de travail. Nous avions loué un camion afin de transporter tous les filets, perches et barques ainsi que le linge, vêtements, ustensiles de cuisine etc ... Cinq adultes et cinq enfants nous accompagnaient. Le véhicule bondé faisait froter le plateau sur la roue, nous étions contraints d'aborder les virages aussi lentement que possible. Ce camion était mû grâce à un appareil qui transformait par oxydation incomplète, le bois, en gaz combustible. C'était ce que l'on appelle le gazogène. Le bois trop vert que nous brûlions ralentissait notre progression et pour parcourir soixante dix kilomètres, il nous fallut huit heures. A notre arrivée, la nuit était tombée depuis longtemps déjà. Ce bois vert me laisse un souvenir un peu âpre ... Obligé de remuer souvent ce combustible qui prenait mal, l'émanation des gaz m'incommoda et je subis une intoxication accompagnée de violentes maux de tête. Cette nuit là, le repos me fut salutaire, après un sommeil réparateur, tout entra dans l'ordre. Chacun s'affairait le lendemain matin à ses corvées. Les femmes et les enfants s'occupaient de la maison, Jean et moi de notre matériel de pêche. L'étang du Vaccarès s'étendait à perte de vue donnant un aspect grandiose et serein à cette Camargue que je découvrais et qui allait être mon lieu de travail. Je dois avouer que j'en fus émerveillé et qu'elle eut le privilège de ne jamais me décevoir.



Le matin, nous allions visiter nos filets mettant en réserve les trois à quatre cents kilos d'anguilles que nous vendions à notre poissonnier Monsieur Kuyten. Madame Auphan, poissonnière d'Arles, nous achetait les jols et les crevettes grises que nous lui expédions après triage et emballage. Nous étions ainsi fort bien occupés pour la matinée. Il fallait cependant manger une demi heure de notre temps pour aller chercher notre pain à Gageon. Après le repas de midi, nous allions à la chasse aux lapins. Nous entretenions de bonnes relations avec les propriétaires voisins et moyennant quelques poissons, ils nous autorisaient à chasser sur leurs terres. Nous en tuions facilement huit ou dix et rentrions victorieux à la maison où nos femmes nous attendaient amplement satisfaites du gibier que nous leur apportions. Une pause café et nous retournions à la chasse aux canards qui, à l'aurore, sortaient de l'étang pour regagner les "Palus" et y manger toute la nuit. Etant limité en cartouche, les restrictions se faisant sentir sur tout, nous ne tirions qu'à coup sûr. La Camargue à ce moment-là était plus giboyeuse que jamais, car beaucoup d'actionnaires des grandes chasses n'avaient pas le carburant nécessaire pour se déplacer. Mis à part notre consommation personnelle, tout ce gibier nous servait à faire des échanges pour nous procurer presque tout ce qui nous manquait et surtout à faire plaisir à nos familles qui venaient assez fréquemment se ravitailler. Même si nous étions toujours très dépourvus d'électricité et d'eau courante, la bonne humeur ne nous faisait jamais défaut.

Les enfants de nos deux familles s'en donnaient à coeur joie. Marius, le fils Guiral, et Ginette ma fille devaient pour se rendre à l'école distante de cinq kilomètres, utiliser le vélo. Cependant, subissant assez souvent les affres de deux galopins pleins de malice, sur les bicyclettes malmenées, il y en avait toujours une pour rendre l'âme. Ginette s'installait alors sur le cadre et Marius, en preux chevalier servant, fonçait sur les chemins menant à l'école, affrontant avec toute l'élégance de son âge les intempéries. Espiègles et ne craignant pas d'arriver en retard pour la classe, ils s'arrêtaient à chaque fois qu'un lapin traversait la route et essayaient de l'attraper dans son terrier. Evidemment, ils arrivaient à l'école juste avant la sortie mais ne s'en trouvaient pas ennuyés pour autant, ne faisant aucun effort de discipline. Lorsqu'il faisait mauvais, enveloppé dans sa pèlerine, Marius s'indignait d'être obligé malgré tout d'aller en classe et nous "traitait" de bourreaux d'enfants. Le samedi était une journée très

importante car nos épouses : Marie-Reine Guiral et Jeannette Vical allaient en Arles faire leur grand marché hebdomadaire. Départ en vélo jusqu'à la gare de Villeneuve où elles prenaient la micheline pour Arles-Trinquetaille. Là, un Palavasien tenait une épicerie ! Ce lien de clocher loin de notre village créait une affection particulière, une complicité, et fit naître une amitié sincère entre les familles Guiral, Vical et Lépicier : Monsieur Montelon. En cette époque de restriction, ceci n'était guère négligeable, ainsi les tickets de ravitaillement avaient la possibilité d'être largement crédités. Heureusement, car je ne sais si notre appétit était dû au grand air Camarguais ou au fait que nous prenions nos repas tous ensemble, mais nous avions tous "un bon coup de fourchette". Jean était bon cuisinier, c'était à lui que revenait le droit de préparer les anguilles. En véritable maître-queue, avec un savoir-faire qui n'appartenait qu'à lui, en deux temps trois mouvements, sur un feu de sarments il nous régalaient. Je ne puis vous raconter toutes les anecdotes vécues pendant ces huit mois mais je puis vous assurer que plus de cinquante années après, nous conservons tous le souvenir de l'un des plus beaux passages de notre vie. Nous étions jeunes, cela se passait en 1942 sous l'occupation allemande, la pêche était d'un rendement assez bon et nous avions tout prévu pour retourner sur les bords du Vaccarès en septembre prochain. Hélas, après un été très sec, le niveau de l'étang était si bas que nous fûmes obligés de reprendre tout notre matériel de pêche et de revenir à Palavas-Les-Flots avec un peu d'amertume certes, mais ce sentiment de frustration ne pesait pas lourd dans la balance tant il était compensé par la joie de vivre et le bonheur que nous y avions connu. Marie-Reine et Jean ne sont plus de ce monde, mais lorsque nous nous rencontrons avec leurs enfants, surtout avec Louise leur fille aînée, nous ne pouvons à chaque fois, qu'évoquer ce séjour à Vaccarès.

Immédiatement après la Libération vint l'armistice. A cette époque, nous formions avec mon père un Travers en association avec François Romieu et son fils Maurice, c'était le bon temps. Nous faisons de belles pêches mais la vente restait assez difficile. Nous décidâmes alors, d'expédier notre poisson. Nous dûmes acheter une camionnette, faire placer le téléphone, nous équiper et surtout passer des heures à consolider les caisses contenant les grosses anguilles, car la moindre fissure leur permettait d'y passer le bout de la queue. La cavité s'en trouvait vite agrandie et le contenu s'échappait. Presque

chaque jour, nous luttons contre la montre car il fallait revenir assez tôt de la pêche pour préparer notre expédition et arriver en gare de Montpellier avant le départ du train. Je ne vous dis pas les heures de travail que cela représentait ! Mais c'était d'un bon rapport et nous l'avons continué pendant près d'une décennie. Le père Romieu vieillissant abandonnait alors le travail de l'étang pour se consacrer uniquement à la pêche à la langoustine et au homard. Il détenait la connaissance et les points de repères de rochers isolés de la bande littorale riches en crustacés.



le père Romieu

Il n'existait pas encore les "sondeurs électroniques". Actuellement, tout s'est vulgarisé, les langoustes sont devenues très rares, c'est dommage car elles étaient bien meilleures que celles de "Cuba". C'est avec Jean Canabié et son fils Pierre que nous reformons le "Travers". La mère, Marie Canabié, vendait chaque jour au marché de Montpellier cinquante à soixante kilos de petites anguilles pour les chats. Pendant la saison d'été, mon père Léon Vical et son compère Jean Canabié plaçaient quelques filets aux étangs pour pêcher la charge de Marie tandis que Pierre et moi allions poser les entremaïs à la mer pour le poisson de bouillabaisse. C'est à cette époque qu'apparurent les premiers entremaïs en nylon. La première année nous en possédions dix sur les quarante normalement autorisés

(vingt par homme) et les avons intercalé : un nylon, trois cotons et chaque matin lorsque nous les relevions Pierrot me disait : « *Regarde François comme ce filet de nylon est rempli de poissons* ». Effectivement, la différence était très grande et la saison suivante tous les pêcheurs avaient la totalité de leurs entremaïs en nylon. Le rendement en fut amélioré, grâce à la plus grande résistance du nylon, nous prenions des poissons plus gros. Il n'était plus utile de les faire sécher chaque semaine, de les plier, de les laver, de les sécher et de les teindre tous les jours. Hélas, comme pour toutes les belles choses il y eut un revers ! Nous avions l'habitude lorsque le temps était propice, de replacer les filets, après avoir retiré les poissons, afin de nous éviter de retourner à la mer l'après-midi, nous réalisions une économie d'essence et surtout de temps, car après une petite sieste on pouvait consacrer quelques heures au montage et rapiéçage d'autres filets. Ces entremaïs étant plus pêchants, ils prenaient beaucoup de poissons qui, dès la tombée de la nuit étaient mangés par les puces de mer, poulpes, congres etc ... cela nous demandait beaucoup de temps pour les démailler et surtout c'était faire périr beaucoup de poissons pour rien ! D'ailleurs quelques espèces s'en ressentirent (roucaou, poisson ombre, pataclet, etc ...) et petit à petit on dut changer les habitudes pour placer les filets le soir ou dans la nuit. En 1958, mon père affaibli se retirait du Travers et était remplacé par le cousin germain de Jean et Pierre Canabié : François Bénézech, Fafa : un grand garçon costaud, doué d'une force herculéenne, un très brave garçon. Il était nouveau venu dans les capéjades et le Travers, ayant pratiqué surtout la traîne, le globe et la battue avec son frère Antonin et son père surnommé "la ramade". Nous avions comme poste la pointe du Grand Travers où, en principe, on plaçait les filets comme "andanne" de fin août à début septembre mais les touffes d'herbassier étaient si denses et si hautes, venant même jusqu'à la surface, qu'il n'était pas possible d'y pêcher dans ces conditions. A plusieurs reprises, Jean Canabié et moi-même allions surveiller l'évolution de la putréfaction de ces herbes quand enfin, début septembre, après trois mois d'attente, le changement tant attendu nous permit de reprendre normalement notre activité et de faire une très bonne Saint-Miquelade. Ainsi, Fafa put oublier son angoisse engendrée par la prolifération de l'herbassier. En effet, durant cette période aucune activité n'était possible et Fafa ne pouvait utiliser ses filets qu'il venait d'acheter et qui s'avéraient temporairement inutile. Il fut consolé par cette Saint-Miquelade

fructueuse. Fafa était heureux et enchanté de ses débuts au Travers ayant pourtant eu quelques difficultés à s'adapter au maniement de la perche. Je dois signaler que tout le travail aux capéjades se fait avec une perche et qu'il faut un certain temps pour bien le pratiquer. Au début des années soixante, ce fut le tour de Jean Canabié de quitter le Travers, il fut remplacé par Raymond Roch, plein de qualités, sérieux, adroit et dégourdi, bien outillé en filets et toujours disponible. Je peux affirmer que pendant toutes les années où nous sommes restés ensemble, notre Travers a tenu la tête. Rendement et bonne entente étaient de mise au sein de notre équipe. Nous redoutions les équipes houleuses qui pénalisent le bon déroulement du travail et sont néfastes pour obtenir un bon apport. Etant le plus âgé, je pense en avoir assumé la responsabilité et aujourd'hui, en l'écrivant, avec le recul, j'en éprouve encore une grande joie car ce furent nos plus belles années de pêche. Durant la Saint-Miquelade chacun est obligé de placer ses filets au poste que le tirage au sort lui a désigné. Tant mieux s'il est bon, tant pis s'il est médiocre ou mauvais, mais à partir du 1er février où tout devient libre, alors s'engagent les vrais compétitions,



La relève des entraînais

de celui qui aura les meilleurs résultats en plaçant ses filets aux bons endroits et surtout cet amour propre, cet orgueil qui sont le piment de notre métier d'être plutôt que plaindre.

Une de ces années, au mois de février alors que la température était encore trop froide pour l'anguille, Pierrot et Fafa, cherchant à prendre quelques jols, pêchaient aux alentours de la piste de Fréjorgues tandis que Raymond et moi-même étions installés au large des pointes. Un matin où la pêche ne donnait strictement rien, nous décidâmes d'aller jusqu'à la fin de l'étang côté Est, là où est situé le canal de Lunel. Nous voulions nous rendre compte de la composition de la faune. De la pointe de la radelle jusqu'à la canalette de Candillargues, la gratte était si épaisse qu'il était impossible d'y placer des filets, mais au large de la pyramide, il y avait un grand espace sans gratte avec seulement quelques touffes d'herbassier et l'on pouvait placer quelques "triangles doubles". Il fallait seulement attendre une augmentation du niveau de l'eau, car avec les barques chargées de filets, il était impossible de pouvoir passer sur la gratte. Une quinzaine de jours plus tard, nous étant regroupés tous les quatre au large de la Radelle où l'on commençait à prendre quelques anguilles, le temps tourna au marin ce qui fit augmenter le niveau de l'eau. Nous attendions cela avec impatience et avec Raymond, nous allâmes caler un triangle double dans ce trou au large de la pyramide. Le lendemain, Raymond était le premier à partir et allait visiter ce triangle double qui se trouvait à un kilomètre de nous. Mon attention fut attirée par son retour rapide. De quoi s'agissait-il ? Cela voulait-il dire qu'il n'y avait presque rien, ou que la situation nous était favorable ? Quand je le vis se diriger vers moi, avant qu'il ne parle, je savais que c'était gagné.

RUSE DE TRAVAIL

Nous étions une vingtaine de pêcheurs Palavasiens et quelques Grauliens venaient grossir les rangs. Afin de ne pas attirer leur attention on fit durer notre visite des filets et petit à petit tout le monde s'en alla, alors on commença à porter deux triangles doubles puis deux autres et enfin un troisième voyage. Il était quinze heures, nous avions l'estomac dans les talons et rien à manger. La faim qui nous tenaillait passait au second plan, seules la joie d'avoir rempli le trou de filets et l'impatience du lendemain matin étaient capables de nous faire endurer les contractions de nos estomacs. Notre travail fut

largement récompensé et "nous pesions" neuf cent vingt kilos d'anguilles. Dès l'aube tous les pêcheurs se ruèrent en notre direction mais tous furent obligés de repartir car il était impossible de placer des filets en dehors de ce trou. En 1968, ce fut à mon tour de quitter le Travers. J'avais cinquante cinq ans, j'étais encore en bonne forme physique, mes associés avaient peine à croire que s'offrait pour moi, dès à présent, la possibilité de ralentir mon activité. Je gardais en ma mémoire le triste souvenir de mon père qui, affaibli par l'âge, se décidait la mort dans l'âme à laisser sa place. Je ne voulais à aucun prix que l'on puisse penser que je n'étais plus à la hauteur de ma tâche ou que je ralentissais le déroulement du travail. Cette séparation me fut pénible, nous étions une si belle équipe ! Un tirage au sort m'attribuait un poste dans l'étang de l'Or, j'y travaillais seul, à mon rythme jusqu'à soixante cinq ans, plaçant le même nombre de filets que ceux que je posais au Travers. Deux ans plus tard, je m'associais avec **Robert Ramel** de Manguio. Cette Association devait naître si l'un de nous tirait la canalette Est du Grand Travers. Je dois avouer que je n'y croyais pas trop. En effet, le tirage au sort avait ses lois. Nous procédions d'abord à un tirage préliminaire qui nous attribuait un numéro. Celui-ci nous donnait ensuite le droit de participer au second tirage en respectant cet ordre bien défini. Pour ma part, j'avais tiré le dernier. Les chances de posséder ce lieu s'amenuisaient et pourtant j'eus cette joie. Ainsi, nous montions ensemble les filets et prauquions le goudronnage de concert. La première année fut la plus glorieuse. Les années s'égrenant, j'arrivais à soixante cinq ans, il me fallut choisir, ou je conservais mon rôle d'équipage et mon droit au tirage des postes avec tous les frais qui en résultaient, ou je "désarmais" définitivement mon rôle et n'avais plus rien à payer ! Etant donné que les vieux pêcheurs pouvaient continuer à travailler dans l'étang du Méjean et du Grec loués par la ville de Palavas-Les-Flots, j'optais pour la seconde possibilité. Dans ces étangs où il y a peu de profondeur le travail était moins pénible d'autant plus que l'on y plaçait moins de filets et que l'on pouvait facilement y retourner l'après-midi. Pendant les cinq ou six premières années, le rendement était assez bon, quelques anguilles et pas mal de jols étaient largement suffisant pour un retraité. La pollution apporta également son oeuvre destructrice dans cet étang et la malaïgue blanche ne l'épargna pas durant plusieurs étés. La rentabilité de ce poisson de base s'en trouva bien diminuée.

A soixante quinze ans, je fus obligé de m'arrêter de travailler. Les vertèbres en mauvais état, je restais coincé à chaque mouvement. Je décidai alors, comme me l'avait recommandé mon radiologue, de tout vendre : filets, barque, moteur, afin de ne plus être tenté de reprendre le travail. Six mois plus tôt, je m'étais arrêté de fumer et contrairement à ce que beaucoup de fumeurs éprouvent, cela se passa bien (je n'ai d'ailleurs plus allumé la moindre cigarette depuis et n'en éprouve aucune envie). Mais le plus dur fut l'arrêt de mon activité ! Beaucoup de gens croient que, cesser toute activité est une délivrance. Selon mon état de santé, je suis obligé de l'admettre, physiquement, oui mais moralement, non ! Quand depuis tant d'années, soit en se couchant, soit le matin en se levant on mémorise l'emploi du temps de la journée, les filets que l'on va placer, ceux que l'on va mettre à sécher, de quelle façon on va s'y prendre, s'il fait beau ou si le vent souffle plus ou moins fort, si le moteur a son plein d'essence, enfin tous les soucis d'un homme en pleine activité. Et puis d'un seul coup, le vide qui prend des aîs de gouffre béant et face auquel on se débat à la recherche d'une solution qui malheureusement ne viendra pas ! Il faut l'admettre ! Une page se ferme, une autre s'ouvre sur un nouvel horizon et de nouvelles perspectives. Habitué à me lever tôt depuis l'adolescence, je suis debout à six heures du matin et au début de mon arrêt de travail, après un petit déjeuner et la lecture approfondie du journal, j'avais jusqu'à l'heure du repas de midi, une inaction pesante et languissante qui s'accorde mal avec l'activité débordante que j'ai toujours connue. Je cherchais donc de quelle manière m'y prendre pour combler ce vide. Balayer la cour et le magasin, m'occuper du jardin, arracher les mauvaises herbes, arroser les fleurs, faire les courses, essuyer la vaisselle, apporter le petit déjeuner et le journal à mon épouse, tout cela, petit à petit me fit paraître le temps moins long.

A présent, j'ai pris de nouvelles habitudes. Je conserve ma condition physique en allant jouer à la pétanque en compagnie de mes copains. Mon action au sein des anciens combattants de la section de Palavas-Les-Flots en temps que trésorier me prend pas mal de temps en écritures, trésorerie et déplacements. Nous organisons un loto familial chaque samedi, il faut donc s'approvisionner dans les grandes surfaces, chez le volailler et préparer les lots. Je rends hommage à toutes ces associations du troisième âge et d'anciens combattants où il règne une ambiance chaleureuse et détendue, car elles permettent à beaucoup de personnes âgées d'avoir une vie bien plus agréable et

surtout d'éviter l'isolement, le laisser aller corporel et vestimentaire, en redonnant une raison de vivre à ceux qui ont perdu leur partenaire et en apportant un peu de clarté au crépuscule de leur existence.

MAGASINS A FILETS ET ETENDOIRS

Avec l'augmentation de la population, surtout des touristes et des voitures automobiles, petit à petit il devint impossible d'étendre les filets sur les quais. Il fallait donc trouver une solution. En 1953, élu avec la liste Giret, j'entrepris, aidé de mon ami Jean Molle, la création d'une zone réservée pour les pêcheurs professionnels avec vaste étendoir et magasins à filets. Il existait déjà la teinturerie prud'homale en bordure de la canalette du Grec côté mer, c'est sur son prolongement que l'on construisit les douze premiers. L'emplacement était idéal, nous avions notre barque, juste en face. Pour la maintenance des filets ou du poisson c'était très pratique. Le seul défaut : le terrain n'était pas assez relevé. Chaque fois qu'il y avait une grosse augmentation du niveau des eaux ces magasins étaient partiellement inondés mais cela ne changea pas du tout la demande et c'est plus de cent qu'il s'en construisit dans les années qui suivirent. Ce quai, qui depuis 1989 porte mon nom, fut métamorphosé et devint le centre de nos activités. La teinturerie prud'homale n'ayant plus sa raison d'être, vu la quasi totalité des filets en nylon qui ne sont plus à



Les magasins à filets

teindre, fut transformée en poissonnerie ce qui augmenta son attrait dont je vais, par plaisir, vous décrire une journée. Presque tous les emplacements de barques étaient occupés par les vieux retraités ne tirant plus au poste mais qui continuaient au petit travail dans les étangs du Méjean et du Grec sous la bienveillance de la Prud'homie. A l'aube, les premiers moteurs se mettaient en marche. Il y avait Fafa, François Bénézech, les frères Vialla, Jacky Montelon, Pierrot Girard, Marcel Pellat dit "le Fayot", Henri Bénézech (Boule Noire), Maurice Pan, Jacques Bousquet dit "Tchitchi", Fredo Richard, Raymond Bénézech pour aller visiter nos filets, en mettre quelques uns à sécher ou en changer de place. Travail quotidien qui en moyenne s'achevait vers dix heures, dix heures trente puis nous rentrions, reprenant notre place habituelle où chacun avait installé un cranqueter, pour trier sa pêche.

Là, nous étions attendus et aidés par d'autres retraités non professionnels mais pêcheurs à la ligne qui, en nous donnant un coup de main pour trier les crabes et les jols, ramassaient quelques crevettes roses bien vivantes ou quelques crabes mous. Tout cela, assorti de galéjades pleines d'humour et de bonne humeur, avec l'arrivée du cousin Gaston, ses allocutions très crues et son langage plus que troupiier, les éclats de voix du Tchitchi et de Fredo qui enflaient selon l'importance de la pêche. L'arrivée du camion de la Géal, la pesée des anguilles où tout le monde se "donnait la main", le nettoyage de la barque, la rentrée du moteur et de tout le matériel dans le magasin, la vente du poisson, meublaient la matinée ! Les après-midi d'été, après la sieste, nous retournions à l'étang pour replacer des filets que nous avions mis à sécher le matin, ou nous nous occupions, dans le magasin, au rapiéçage ou au montage des filets. L'animation était toujours très grande pour étirer les cordages, pour armer des filets neufs, monter sur corde du plomb des flotteurs, rentrer ou sortir ce dont on avait le plus besoin ou ce que l'on placerait le lendemain matin. Par la suite, avec les effets néfastes des malaïgues blanches répétées, la diminution progressive des prises d'anguilles, le renouvellement des places abandonnées par les vieux retraités par décès ou incapacité de travail, n'était que partiellement effectué. Il en résulta une désertification de ces lieux bien pénible à constater

La rentabilité de la pêche dans les étangs devenant précaire, le nombre des pêcheurs est en grande diminution. La relève par les jeunes se fait mal, c'est bien compréhensible... Seule la pêche en mer reste rentable pour ceux qui ont pu investir le gros capital que

représentent le bateau, le gros moteur (plus de deux cents chevaux) et les filets. Pour amortir tout ce matériel et vivre normalement il est nécessaire d'exploiter des fonds nouveaux. Combien de temps cela durera-t-il ? Car même à la mer c'est tout juste payant. Heureusement qu'à Palavas-Les-Flots, tous les propriétaires de bateaux vendent leur pêche sur les quais ce qui atténue la mévente dont souffrent tous les grands ports de pêche français. Il est affligeant de constater ce déclin ! Palavas-Les-Flots doit sa création aux pêcheurs qui furent les premiers à venir exploiter cet endroit, à y construire, à y vivre autour de la citadelle de Ballestres. C'est ainsi que le village est né. Jusqu'à la guerre de 39-45, les pêcheurs constituèrent en majeure partie la population Palavasienne.

La libération qui suivit, les années folles de croissance et de plein emploi, de constructions d'immeubles en tous genres, l'augmentation de la population et des commerces, la progression des filets de pêche et des moteurs hors-bord, un rendement toujours plus grand, tout cela était trop beau pour durer et lentement mais inexorablement le revers de la médaille montra son nez.

Pendant ma jeunesse, tout le monde se connaissait sauf l'été où quelques nouveaux estivants restaient anonymes. La conversation s'engageait facilement. Il n'y avait pas de télévision et très peu de voitures. Par chaudes soirées, nous sortions la table et les chaises sur le trottoir et nous prenions le repas dehors. Dans une ambiance très sympathique, nous nous attardions bénéficiant de la fraîcheur nocturne, discutant avec des amis ou estivants qui revenaient chaque année et louaient le même mois au même endroit. Nous n'avions pas toutes les commodités actuelles et le confort moderne mais par contre, nous avions le temps de vivre et la nuit pour nous reposer. Actuellement pendant les mois d'été, la vie nocturne est fort bruyante ce qui est assez problématique pour les pêcheurs qui se lèvent très tôt. Lorsqu'arrivaient les belles journées où le mouvement des eaux subit l'effet des marées (sortie des étangs vers la mer puis rentrée des eaux de mer dans les étangs), ces eaux, lorsqu'elles étaient claires, laissaient apparaître dans le canal des bancs de lous très nombreux. Sur le pont, nous cherchions à dénicher les plus gros. Il se pratiquait à cette époque la pêche à la "fouène" qui demandait une grande adresse pour capturer le poisson. **Jean Guiral, Louis Victor** étaient des spécialistes. Chaque fois qu'ils en harponnaient un de belle taille on les applaudissait. On y prenait aussi des plies. Il fallait une très bonne

vue car à demie recouverte de sable, il était très difficile de les repérer. Cela me rappelle le bon souvenir de mon cousin **François Suquet** qui vivait avec nous et qui, lorsque les eaux étaient claires, disait à mon épouse : « *Ne prépare rien à manger* ». Une demi-heure plus tard, tout heureux, il ramenait une douzaine de plies toutes frétilantes dont nous nous régalaions.

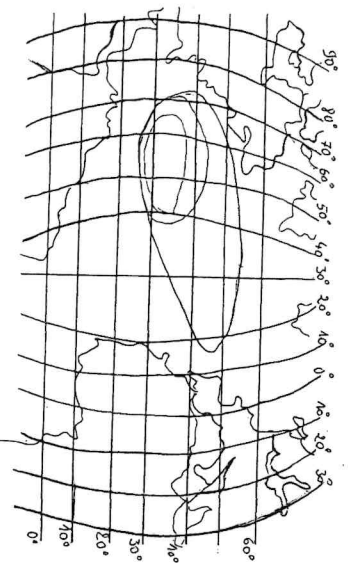
Lorsqu'arrivaient l'automne et l'hiver, Palavas-Les-Flots prenait un rythme de vie bien tranquille où chacun s'affairait à son travail journalier. Le soir, quelques hommes prenaient l'apéritif aux cafés en jouant à la belote ou au billard. Quant à la jeunesse, on avait prévu pour elle, le soir, un service de cars en direction de Montpellier. Les spectacles finissant à minuit et demi, les derniers bus l'attendaient pour le retour au "bercail". Il s'agissait de ne pas s'attarder afin de ne pas le manquer sous peine de faire dix kilomètres à pieds. Par contre, une très grande animation régnait pendant le carnaval où chaque année, des personnes de tous âges rivalisaient d'ingéniosité pour trouver le costume idéal et n'être pas reconnu. Au son du tambour et du hautbois elles faisaient une démonstration de leur talent dans une ambiance folle et très conviviale.

Le mardi gras était l'apothéose. Une cavalcade de très bon niveau défilait sur les quais sous les applaudissements du tout Palavas, regroupé pour voir évoluer soit sa fille, son fils ou des amis. Le soir, c'était le grand bal masqué. Le lendemain, précédé de la danse des soufflets, on enterrait le carnaval. Cette danse était exécutée par toute la jeunesse vêtue de blanc, la taille serrée par de larges ceintures de ruban bleu ou rouge. Munie de soufflets remplis de farine elle dansait au son du hautbois et du tambourin et "scandait les sauts retour arrière" d'un jet de farine. C'était un spectacle agréable, juvénile et très folklorique. Suivait ensuite le dernier acte de sa Majesté Carnaval. Quelques hommes transportaient Carnaval dans une bache, ils étaient suivis par d'autres personnes armées de fusil de chasse. Venaient ensuite les jeunes filles et la foule. Au son de la musique le défilé s'engageait sur le quai. Chaque cinquante mètres, le carnaval était projeté le plus haut possible par les tenants de la bache, on le mitraillait de coups de fusil alors que les jeunes filles poussaient des cris et des pleurs de désespoir tout en exécutant une ronde effrénée qui se terminait sur le grand pont où, après une salve d'honneur, sa Majesté le Carnaval était jeté dans le Canal. Tout le monde reprenait en chœur "*Te sten vas et nous quitiès adioù paövre Carnabal*" et la

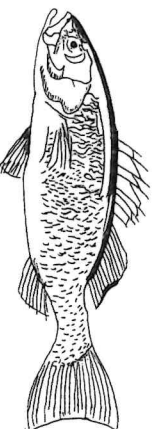
journée se terminait par un dernier bal.

Les moyens financiers étaient très réduits en ce temps-là et l'on ne pouvait se permettre les changements vestimentaires actuels ou les repas trop onéreux. Cependant, comparés à la jeunesse d'aujourd'hui qui rencontre elle, d'autres difficultés, je crois pouvoir dire que nous étions heureux car peut-être plus sensibles aux choses les plus simples et Dieu merci, nous n'avons pas cette épee de Damocles nommée drogue et sida en permanence au-dessus de nos têtes.

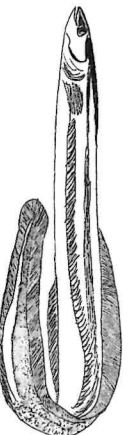
Autrefois, nous apprécions chaque saison. Chacune apportait ses spécialités. Les primeurs et les poissons très attendus étaient dégustés à leur juste valeur. Où en sommes-nous maintenant ? Avec la rapidité des transports venant du monde entier, on trouve toutes les



L'anguille se reproduit dans la partie Sud-Occidentale de l'atlantique Nord, à l'Est des côtes de Floride, dans la mer des Sargasses (qui sont des algues flottantes). Le froid commence en février et se termine en juillet. Chaque femelle pond plus d'un million d'oeufs incolores et flottants, à une profondeur de 400 m. Ils montent et éclosent vers 300 m. Les larves mesurent alors 5 mm. Au fur et à mesure de leur croissance, elles montent toujours et, à 100 mm, elles mesurent déjà 15 mm de long, puis à 50 mm, 25 mm.



Loup ou bar.



Anguille.

demeures tout au long de l'année de sorte que les produits alimentaires se banalisent perdant ainsi leur attrait gustatif. On ne peut cependant empêcher le progrès, même s'il nous laisse quelques regrets sur la nouvelle façon de vivre, il nous procure par contre bien des facilités quant au confort, à l'hygiène et à une retraite décente. Malgré cela, je suis inquiet pour l'avenir et particulièrement pour la pêche surtout dans les étangs qui, depuis leur existence, sont les témoins du départ à l'automne des anguilles argentées en direction de la mer des Sargasses suivit aussitôt après par la rentrée massive des civelles qui pendant quelques mois, et par milliard, remontent dans nos étangs et rivières, assurant ainsi un équilibre. Qu'en est-il actuellement ? Depuis une quinzaine d'années, on observe une constante diminution de la rentrée des civelles. Les charges sociales, le coût des filets, la hausse sans cesse croissante du matériel utilisé pour la pêche aux anguilles frappent de plein fouet les pêcheurs.

Pourquoi les civelles ne remontent presque plus dans nos étangs ? Pourquoi un tel changement en quelques décennies dans des habitudes millénaires ? Pourquoi nos côtes sont-elles désertées alors que sur la côte atlantique la remontée se fait toujours ? Personnellement, je ne vois que la pollution, ou alors, ce n'est qu'une supposition, à l'inverse du saumon qui vient déposer ses oeufs et mourir à l'endroit précis où il est né, la civelle viendrait là où ont grandi ses parents et sur les lieux mêmes de la migration ce qui équivaldrait au cycle inverse de celui du saumon. La raréfaction des départs des anguilles serait-elle responsable de la diminution des civelles ? Bien des points restent obscurs et peut-être un jour les scientifiques nous en donneront la raison.

Malgré tout, je ne voudrais pas terminer mon "histoire" sur une note pessimiste et, bien au contraire, avec l'espérance que la sagesse des hommes arrivera à surmonter et à "réparer" tous les dégâts occasionnés par ce foudroyant bond en avant du progrès et que petit à petit une amélioration sensible redonnera à notre corporation toute sa valeur, c'est mon vœux le plus cher.

*Celui qui donne son coeur et
son amour rentre dans le souvenir.
Celui qui en plus transmet son savoir et
ses connaissances fait partie de l'éternité.*

RECETTES DE CUISINE PRISEES PAR LES PÊCHEURS

AIGA SAOU

Préparation la plus utilisée car très rapide et demandant peu d'ustensiles

Ingrédients :

- eau de mer
- oignons
- feuilles de laurier
- huile d'olive
- vinaigre de vin
- poivre

Préparation :

Dans une casserole mettre l'eau de mer, l'oignon, deux feuilles de laurier, amener l'eau à ébullition, laisser cuire l'oignon. Quand l'oignon est cuit, plonger le poisson préalablement nettoyé, laisser cuire plus ou moins cinq minutes selon la grosseur du poisson. Déguster chaud avec une vinaigrette composée d'huile d'olive, de vinaigre de vin, sel (facultatif), poivre.

Quelques conseils : Choisir toujours un poisson qui vient d'être pêché. Acheté vivant, il n'en sera que meilleur. Sa chair restera ferme et savoureuse.

Anecdote : A l'époque, les réfringérateurs n'existant pas, les maquereaux pêchés le matin étaient préparés à l'Aïga-saou pour le repas de midi et en friture pour le soir. Il ne faut pas perdre de vue que les pêcheurs sont gros consommateurs du produit de leur pêche et sont aussi et avant tout très exigeant quant à la marchandise, on peut donc leur faire confiance ...

BEUOUS (escargots de mer)

Ingrédients :

- escargots de mer
- thym
- laurier
- eau salée

Préparation :

Dans un faitout, mettre de l'eau salée, du thym, du laurier, plonger les escargots dans l'eau froide salée, mettre sur le feu et porter à ébullition. Laisser cuire un quart d'heure. Ecumer, servir chaud. Peut se manger nature, avec de l'ail, de la vinaigrette ou de la mayonnaise.

MUGES (cuits dans les cendres)

Ingrédients

- muges
- sel

Préparation :

Allumer un grand feu, s'arranger pour obtenir un bon tas de cendre. Placer les poissons sur un lit de cendres chaudes, sans les laver, ni les écailler, ni les vider, les laisser cuire en les retournant de temps à autre.

Une fois cuit, on les épiluche comme une pomme de terre. La peau est mise de côté. On sale à sa convenance le poisson et... Bon appétit !

TETES DE THONS

Ingrédients :

- se procurer chez le poissonnier une (ou plusieurs) tête de thon
- eau
- sel
- oignons
- laurier
- poivre

Préparation :

Détailler les morceaux à consommer : joues, ventrière, les quelques morceaux de tête où il y a de la chair. Dans une casserole mettre à bouillir l'eau salée et les aromates. Plonger les morceaux de thon. Laisser cuire au moins dix minutes. Servir chaud accompagné de vinaigrette (à l'huile d'olive) ou de mayonnaise.

Cette partie du thon contient une chair moelleuse et très goûteuse fort appréciée des pêcheurs professionnels.

COURT BOUILLON D'ANGUILLES VERTES

Ingrédients :

- 2 ou 3 anguilles de 16 à 18 au kilo (par personne)
- oignon
- céleri
- tomate concentrée
- sel - poivre
- 12 crabes verts épâtés coupés en deux

- farine
- arragnac
- pommes de terre
- piment

Préparation :

Faire roussir l'oignon avec du céleri coupé en morceaux. Une fois les oignons rousés, y ajouter la tomate concentrée (20 gr par personne). Jeter les 12 crabes coupés en deux dans ce mélange. Mélanger le tout. Flamber à l'arragnac ajouter une cuillère de farine pour épaissir. Mettre les pommes coupées en quatre, couvrir le tout d'eau froide, saler, mettre du piment selon le goût. Peu avant la fin de cuisson des pommes de terre, ajouter les anguilles et faire cuire à petit feu dix à quinze minutes.

Autrefois, les pêcheurs n'auraient pas supporté de peler une anguille. Ils la foulaient du pied, dans le sable, avec leurs sabots, jusqu'à ce que la peau devienne pratiquement blanche, puis ils la prépareraient comme ci-dessus.

RIZ AUX CRABES VERTS

Ingrédients

- une douzaine de crabes femelles
- oignon
- chair salée
- ail
- une petite boîte de tomate concentrée
- riz
- sel, piment.

Préparation :

Prendre une douzaine de crabes femelles. Les épater, les couper en deux. Faire revenir dans de l'huile ordinaire, ajouter oignons, chair salée coupée en petits morceaux, un ou deux grains d'ail et une petite boîte de tomate concentrée. Laver le riz, le faire revenir avec les crabes. Lorsqu'il est bien roussi ajouter de l'eau pour recouvrir le tout, laisser cuire 10 minutes environ. Assaisonner avec du sel, poivre (piment de préférence). Pour les préparations à base de crabes femelles, les mois d'octobre, novembre

et début décembre sont les plus favorables. C'est à ce moment-là que les femelles sont pleines de corail.

AMERICAINE DE CRABES FEMELLES

Ingrédients :

- crabes (5 ou 6 personnes)
- oignon
- thym, laurier
- piment, sel
- tomate concentrée
- huile
- arragnac
- chair salée
- ail
- vin blanc

Préparation :

Epater et partager les crabes en deux. Les faire revenir dans un peu d'huile et les flamber à l'arragnac. Les retirer de la casserole en en réservant quelques unes pour la sauce. Dans ce jus ajouter : oignons, chair salée, thym, laurier, deux grains d'ail, faire revenir avec les crabes gardés dans la sauce, ajouter la tomate concentrée. Quand le tout est bien roussi, le passer à la moulinette. Dans ce jus ajouter du vin blanc, un verre ou plus, et laisser réduire. Ajouter les crabes que l'on avait retirés et laisser cuire pour obtenir une sauce assez réduite. Assaisonner : sel, piment.

ANGUILLES ARGENTÉES GRILLEES

Ingrédients

- 4 ou 5 anguilles par personne

Préparation :

Mettre les anguilles vivantes dans un grand seau, y ajouter deux à trois poignées de gros sel. Les laisser sept à huit heures. Les retirer et bien les essuyer avec un chiffon. Ne pas les épiler. Faire cuire sur le grill jusqu'à l'apparition de boursoffures sur la peau. Peler les anguilles cuites dans leur jus, elles ont une chair moelleuse et délicate. Prévoir de l'essui-tout pour les doigts ...

Andanne : barrière de filets constituée par la longueur de filets autorisé pour chaque homme.	Mairade : entremai pour la pêche aux étangs durant l'hiver.
Armer : monter un filet sur corde avec plomb et flotteurs.	Malaigne : fermentation des algues aquatiques.
Beou : escargot de mer.	Mougne : petit poisson gris de la taille du jol. Valeur marchande minime.
Brasse : mesure 1,75 mètre.	Paladière : filet de 46 mètres de long servant à diriger le poisson tour.
Capejade : comprend deux filets : la paladière et le tour.	Palus : marais.
Civelle : petit anguille.	Pan : 25 mètres.
Charge : quantité pour la vente journalière.	Petit poste : emplacement pour un seul pêcheur.
Cibade : crevette grise.	Piouilles : puces de mer.
Cranque : femelle crabe.	Pougaous : grosse anguille argentée.
Cros : art de pêche à la grosse anguille.	Prud'homme : institution des prud'hommes visant à régler les arrêts maritimes et à faire respecter toutes les pratiques de la pêche.
Doublis : comprenant deux paladières et deux tours (voir schéma 2).	Rebioute : calme plat entre la fin du vent du Nord et l'arrivée du Labetch.
Doublis : deux capejades	Ressot : grosse anguille verte.
«la Droite» : axe principal de la paladière.	Sec : filet servant à la pêche au thon (seinche).
Escavène : vers pour la pêche, vivants dans la vase.	Semalette : petit tonneau d'une contenance de 30 à 35 kgs.
Estibler : allonger un cordage sur toute sa longueur (105 mètres) et le passer à l'émérillon pour lui faire perdre son trop de torsion.	Suroit : chapeau pour se protéger de la pluie.
Favouille : crabe vert femelle nommé ainsi par les Marseillais.	Tour : filet placé en forme de coeur et comprenant trois poches appelées la droite et les revers (voir schéma 1). Chaque poche est formée par la cape et viennent ensuite les couves devant, milieu, derrière.
Flotte : compagnie de canards volants souvent en "V".	Travers : association de quatre pêcheurs qui placent leurs filets en enfilade en traversant presque l'étang.
Fouène : genre de harpon à sept ou neuf pointes.	Tremail : ou entremail (cf. mairade)
Ganguis : filet en forme de "V" que l'on place dans le canal.	Triangle double : grand filet nécessitant six tours, six paladières plus deux demie paladières.
Globe : art de la pêche : se pratique sur les canaux	
Gregauou : vent du Nord-Est.	
Lesse : poisson ressemblant au muge, avec une bouche plus fine.	
Lève : bateau où le patron dirige et où l'on relève l'entrée du globe.	
	(La brasse et le pan étaient les deux seules mesures utilisées).

PRÉFACE	4
INTRODUCTION	
Grandeur et décadence de nos étangs	5
PREMIERE PARTIE	
Les différentes sortes de pêche en étang	
I - Le poisson des étangs pêche et commercialisation	10
II - Le matériel de pêche et son évolution	19
III - La pollution et ses conséquences sur le poisson et le gibier d'eau.	
Faune et flore des étangs	28
ANNEXE 1	
La seinche	41
DEUXIEME PARTIE	
Considérations	
Pêcheur : fier de l'être, heureux de l'avoir été	51
ANNEXE 2	
Recettes de cuisine prisées par les pêcheurs	68

REMERCIEMENTS

Je tiens à assurer de ma vive reconnaissance :

- **Christian Jeanjean** qui, après lecture de mon exposé sur "Ma Vie de pêcheur" m'a encouragé et aidé pour cette édition.
- **Christine Bruyères** qui a mis beaucoup de bonne volonté, d'amour et d'intelligence pour la mise en pages du texte, la recherche et la création des illustrations.
- à tous mes amis palavasiens qui m'ont concédé la reproduction des photos anciennes.

ERRATUM

PAGE 15, 8ème ligne, "...mille trois cents kilos de loups..."
(au lieu de 1 kilo 300)

PAGE 25, 14ème ligne, "...26 tonnes de jols..."
(au lieu de 2 tonnes 600)

PAGE 29, 10ème ligne, "...François Bénézech..."
(au lieu de Pascal)

PAGE 57, 9ème ligne, "...de les teindre tous les quinze jours..."
(au lieu de tous les jours)

Achevé d'imprimer le 15 novembre 1994
dans les ateliers de J.F. Imprimerie
à Saint-Jean-de Védas

Dépôt légal : 4ème trimestre 1994
Imprimé en France